

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

ÉCRIVAINS D'ÉGYPTE

ONT

COLLABORÉ

André Maurois

Maurienne

John Papasian

D. Vikelas

Jacqueline Faquis

Stratis Mirivills

Charles Zahar

Eloy Trouvère



A CE

NUMÉRO

D. Capetanakis

A. Khédry

Tewfik El Hakim

G. Cohen

Colette Nevyne

E. Psara

Sem.

etc., etc.

COLETTE NEVYNE

dont nos lecteurs liront avec plaisir et intérêt «Mon Cahier de l'année dernière» que nous publions dans ce numéro après les charmants Hai Kai.

P.T. 5

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

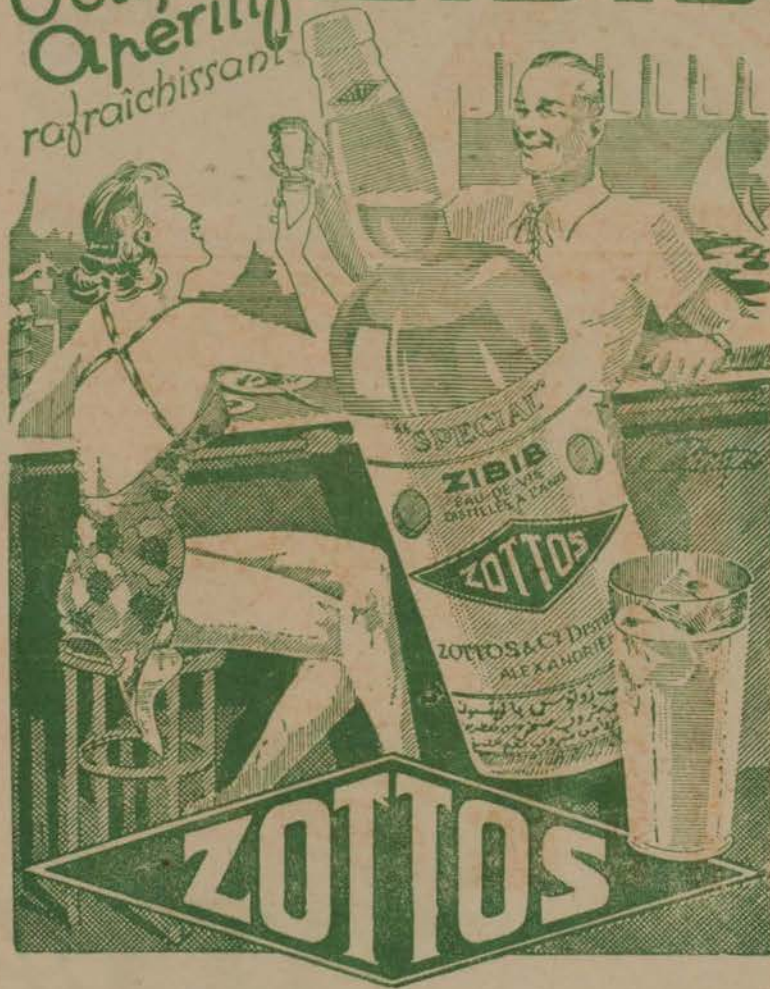
CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924

*Votre
Aperitif
rafraichissant*

ZIBIB





TRADITION
et
PROGRÈS



ATLAS
CIGARETTES DE LUXE
COUTARELLI

LA PERFECTION CLASSIQUE DANS UNE BOITE MODERNE

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

S.M.I. L'IMPÉRATRICE FAWZIA ARRIVE EN ÉGYPTTE



*S.M.I. l'Imperatrice, d'Iran accompagnée par S.M.
Le Roi Farouk Ier., sort de l'aérodrome pour se ren-
dre au Palais d'Antoniadis.*

Bonnes feuilles**UN AMÉRICAIN EN ANGLETERRE**par **André Maurois**

(de l'Académie Française)

Peu de lieux au monde sont plus humains et plus beaux que des deux grandes universités anglaises. La Grâce de ces collèges moyen-âgeux, la dentelle de leurs pierres grises, la poésie des jardins, les rivières consacrées qui coulent sous les saules, l'étrangeté monastique des coutumes, tout leur donne un prestige incomparable. Entre Oxford et Cambridge je me garderai bien de choisir. On connaît leurs luttes centenaires et les mots cruels de chacune des deux universités sur l'autre : « Cambridge est provincial; Oxford est banlieusard », dit Cambridge. « Dans les armes de Cambridge », répond Oxford, « la Bible est fermée ! Dans les armes d'Oxford elle est ouverte » — « Oui », rétorque Cambridge, « mais toujours à la même page ». Et encore : « Cambridge produit les réformateurs; Oxford les brûle ». La vérité est que toutes deux ont leur noblesse, essentiellement différente du charme jeune et fort des universités américaines. Et pourtant...

Et pourtant Cambridge a conquis le Professeur Dobie, de l'Université du Texas. Au temps où je faisais à Cambridge un cours sur la biographie, Sir George Trevelyan m'avait dit : « Ce qui importe, ce n'est pas que Lytton Strachery ait écrit une biographie de la Reine Victoria, c'est la conquête de Lytton Strachery par la Reine Victoria ». On pourrait dire de même : « Ce qui importe, ce n'est pas que le Professeur Dobie ait fait avec succès à Cambridge un cours sur l'Histoire d'Amérique, c'est que Cambridge ait inspiré au Professeur Dobie un livre ému, presque tendue, sur l'Angleterre d'aujourd'hui ». Lorsque Henry Steele Commager, excellent historien était revenu d'Angleterre après avoir été le premier occupant de cette chaire de Cambridge, il avait suggéré au Professeur Dobie de lui succéder. « Moi ? » avait dit Dobie. « Mais je n'ai pas lu la Constitution Américaine depuis mon enfance, et, en ce temps-là, je ne l'ai pas comprise. Tout ce que je sais de l'Histoire d'Amérique, c'est la longueur des cornes des boeufs Longhorn, les combats de panthères et de tigres à la frontière du Mexique, et quelques faits sur les serpents à sonnettes... » Commager lui affirma qu'aucune connaissance n'était nécessaire pour enseigner l'histoire, qu'il suffisait de lire un chapitre, de manuel chaque matin au breakfast, et de le réciter aux étudiants avant de l'oublier. Ce que Cambridge voulait, c'était un Américain qui apportât de la terre d'Amérique à la semelle de ses souliers. Le Professeur Dobie accepta.

Il dut reconnaître assez vite que ses élèves étaient plus exigeants que son collègue. Ils lui demandèrent des interprétations de la Constitution, des droits du Sénat, des pouvoirs des Etats; ils insistèrent pour avoir des définitions du parti démocrate et du parti républicain; ils souhaitèrent un exposé et une solution du problème des nègres. Ils voulurent savoir les origines de la musique de jazz, le nombre de femmes

permises à un Mormon, et le taux des naissances chez les Indiens. Le Professeur dut passer ses nuits, dans une chambre glaciale, à travailler comme un freshman. Mais loin d'en garder rancune à Cambridge, le gentleman du Texas devint sentimental. Il était avant ce séjour, familier avec les griefs traditionnels des Américains contre l'Angleterre... Pays suranné, conservatisme, impénitent, formalisme frivole, inégalité des classes... En moins d'un an ces clichés, à la chaleur du cœur britannique, avaient fondu comme neige au soleil et le Professeur Dobie, venu pour parler aux Anglais de l'Amérique, écrivait un livre humoristique pour parler de l'Angleterre aux Américains.

Qu'avait-il admiré? L'aimable paradoxe est qu'il avait adoré précisément ce que tout bon Américain, avant cette expérience, eût brûlé. Il a aimé avant tout un profond respect de la culture que masquait mal un apparent mépris de l'intelligence. A Cambridge, les étudiants se réunissaient pour discuter une résolution affirmant que la force d'un Anglais réside dans le fait qu'il ne pense jamais, mais la qualité de la discussion prouvait justement que ces Anglais là pensaient. Il a constaté, non sans plaisir, qu'en Angleterre un Premier Ministre n'est pas blâmé pour avoir consulté « des professeurs aux longs cheveux », et qu'un professeur ne risque pas d'y perdre sa place parce que ses opinions, économiques ou politiques, déplaisent à un trustee. Il a au début été surpris par la rigidité des coutumes, par l'interdiction de fumer avant le café, par les défilés en cortège d'une salle à l'autre, par les robes universitaires qu'effarouchait son grand feutre du Texas, « petasatus inter togatos bomines ». Et puis, très vite, il a compris que la rigidité des coutumes assurait en fait la liberté des esprits. Il s'est senti délivré des propagandes des slogans, des contraintes mentales. La tolérance et le silence l'ont enveloppé, protégé. Ah ! ne plus entendre la radio, assister à un match de football sans être obligé d'acclamer l'un des camps, voir des étudiants qui doivent de la bière sans écouter un commentateur, sans danser, sans chanter et même sans parler ! Le Professeur Dobie en est venu rapidement à penser que ce sont-là des formes précieuses de la civilisation.

Bientôt il a goûté ce qui exaspère certains de ses compatriotes : la réticence britannique. Il raconte avec délices l'histoire de ces deux frères Cavendish, famille fameuse pour sa dignité qui, passant la nuit dans une auberge, se virent assigner une chambre qui contenait trois lits à baldaquin. Les rideaux du troisième étaient fermés. L'un des frères, avant de se coucher, entr'ouvrit ces rideaux à la dérobée et les referma sans rien dire. Le second, un peu plus tard, en fit autant. Le lendemain, sur la route, chacun d'eux dit à l'autre : « Savez-vous qu'il y avait un cadavre dans ce lit ? » Voilà la réticence anglaise. En temps de guerre, elle est une arme secrète de la nation. Un gentleman, dans un club de Londres, entendant un bruit infernal, demande :

Qu'est-ce?... Le tonnerre?»

«Non», lui dit-on, «c'est une fusée V2 qui vient de tomber».

«Ah! Bon!» dit-il avec soulagement. «J'ai eu peur qu'il ne se mit à pleuvoir».

Cela me rappelle la vieille femme de Cantorbéry qui disait :

«J'aime assez les bombardements; ils m'empêchent de penser à la guerre».

Un Anglais s'intéresse au passé, un Américain à l'avenir, mais notre Texas loue les Anglais de s'attacher au passé. Lui-même a pris plaisir à des pèlerinages historiques ou littéraires, et toute promenade, en Angleterre, devient aisément un pèlerinage. Il s'est plut à rencontrer les ombres du Docteur Johnson, de Nelson, et celles des inconnus qu'évoquent, dans la colonne In Memoriam Du Times, tant d'amitiés anonymes et pieuses. Il a été voir, à Oxford, le cénotaphe de Shelley sur lequel une statue du poète est étendue. Un jour où j'avais fait ce pèlerinage, un professeur anglais qui était là en même temps que moi avait arpenté la statue, puis s'était tourné vers moi : «Cinq pieds sept», avait-il dit, «il n'était pas très grand». J'avais trouvé si curieuse l'idée de mesurer la longueur d'un poète qu'allant rendre visite, le même jour, à Robert Bridges, poète lauréat, qui habitait près d'Oxford, je lui avais conté cette anecdote. Bridges m'avait regardé avec surprise : «Eh bien! Quoi?» dit-il gravement, «c'est vrai; il n'était pas très grand». Ce qui eût enchanté le Professeur Dobie. Et non seulement celui-ci a étudié avec amour le passé de l'Angleterre, mais il en est venu, lui adical, à louer le véritable conservatisme («conserver, c'est entretenir et réformer»), et à écrire cette phrase qui eût enchanté Disraeli : «Nota bene. Sans quelques vieilles et nobles familles qui ont sur leurs domaines continué à se tenir pour responsables de la terre et des hommes, élevage et culture seraient en Angleterre en triste état. Je salue ces vieux ducs qui ont demandé, dans leur testament, que leurs corps fussent portés au cimetière dans une charrette de ferme...» Si un Américain se met à louer les vertus ducales, tout en ce monde devient possible.

Quiconque aime vraiment la nature est heureux en Angleterre. Le Professeur Dobie y guettait les oiseaux et les fleurs de Shakespeare. Il n'a pas été déçu. Il voulait entendre de ses propres oreilles des rossignols, des coucous, des alouettes, des merles; il les a entendus. Il espérait voir de ses propres yeux des boutons d'or, des primivères, des jonquilles, des buissons fleuris, la pâquerette de Burns et la violette de Shelley à côté de pierres couvertes de moussel il les a vus. «Le printemps est venu et ce fut comme si j'avais été un amant, marié depuis longtemps à une dame ravissante et invisible, qui enfin va se révéler à lui. L'Angleterre en Avril, Mai, Juin, est tout ce que les poètes ont dit... Toute la terre verdoie, fleurit et chante. Charmante par nature, cette terre est devenue plus charmante encore parce que tant de générations l'ont cultivée, de leur âme autant que de leurs mains...» Voilà qui est admirablement dit et je me souviendrai toujours avec plaisir de la promenade aux jardins de Kew, pendant une alerte, de cet Américain auquel la beauté du Texas apprit à comprendre cellé, plus secrète, des vieux comtés anglais.

Surtout le Professeur Dobie, au cours de son

voyage sentimental, a appris à connaître les Anglais, non plus comme des étrangers bizarres, mais comme des êtres humains Il a connu des longues conversations britanniques, un peu frivoles, toutes faites d'anecdotes humoristiques sur les bêtes et les hommes, mais qui, comme une route de campagne anglaise, après de longs détours entre des haies fleuries, arrivent au but. Un voyage en chemin de fer, avec deux lords et un chien, lui a laissé un agréable souvenir et je ne m'en étonne pas, car l'un de ses interlocuteurs était Lord Macmillan qui est l'un des juges les plus spirituels et les plus cultivés de son pays. Il a constaté que les Anglais, bien qu'ils ne soient peut-être plus aussi gais qu'au temps où la Reine Elizabeth les faisait danser autour de l'Arbre de Mai, demeurent essentiellement gens de bonne humeur.

Et de bon coeur... Dobie a des phrases dickensiennes pour décrire un Christmas à Cambridge; les : «Happy Christmas, sir», du portier du collège, de la femme de ménage; les choeurs de la chapelle de King's, et une promenade à Grantchester, à travers champs et prairies, par un chemin macadamisé. «Et qui a eu l'attention de paver ce sneiter?» demande-t-il.

«Il y a environ deux cents ans «lui répond-on» deux fellows de Cambridge aimaient cette promenade mais détestaient la boue. Ils ont pensé que d'autres, après eux, partageaient leurs goûts et, en mourant, ils ont laissé un capital pour paver ce chemin et l'entretenir pendant les siècles des siècles. Ainsi il y aura toujours ici une promenade agréable...»

«Ces attentions pour la prospérité, ce soin pris des grâces de la vie, dit le Professeur, voilà la civilisation.

C'est sur ce mot qu'il faut terminer, car il résume le livre. Venu en Angleterre pour discourir sur les boeufs à longues cornes, «de bobus longicornibus», le Professeur Dobie a découvert une civilisation. Il est revenu de son voyage des voix très bases des femmes anglaises, de la nonchalance, du loisir, de la radio sans publicité, du bon goût et du bon sens. Sur tous ces points nous sommes d'accord avec lui. Il y en a deux autres toutefois sur lesquels j'aurais voulu qu'il ajoutât quelques paragraphes. Le premier c'est que l'Amérique participe, elle aussi, à beaucoup de ces vertus. La chaleur de coeur, par exemple, ne manque pas aux Etats-Unis. Des Anglais se sont détournés de leur route pour le mettre dans son chemin? C'est certainement vrai, mais que d'Américains m'ont rendu le même service... Les oiseaux chantent et les fleurs brillent dans les jardins de Kew? Certes, mais aussi dans ceux du Missouri ou du Texas. Je me souviens de San Antonio au printemps et des cailles dans un jardin de Kansas City... La conversation des juges, dans le train de Londres, était brillante? Sans doute, mais celle des juges de Philadelphie, me parut l'autre soir très «civilisée»... Le second point c'est que l'Angleterre idyllique, sentimentale, qui nous est ici décrite, est vraie, mais n'est pas toute l'Angleterre. Celle qui régenté l'Europe et gouverne un empire. Il y a des dessous et des profondeurs qui n'entraient pas dans le cadre de ce charmant ouvrage, «but the glory of the garden lies in more than meets the eye».

MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIÈRE

Mardi.

◆ Suzy porte à son corsage une minuscule croix de Lorraine en rubis et elle parvient à farder ses lèvres de la même couleur.

◆ Comment peut-elle aimer la musique d'Albeniz puisqu'elle hait le rouge éclatant et le jaune mandarine?

Mercredi.

◆ Bruit de rames. Les étoiles flottent sur l'eau. L'ainé s'en va me les cueillir.

◆ Nuit sans lune. Mer sans vagues. Espoir sans paroles.

◆ Sur le verre le plus plein flotte encore un pétale de rose où dix mille anges peuvent prier.

◆ Une voix ardente comme un jardin espagnol.

◆ Il me dit: «Vous êtes boudeuse comme une petite chatte mécontente qui serait tombée de sa corbeille...» Et j'ai senti alors seulement qu'il était dans mes longueurs d'onde.

◆ Il dit encore: J'aime ton regard lorsqu'il se perd à explorer la nuit et à sauter d'étoile en étoile.

◆ Je cherche un termlin pour plonger dans l'infini. Je porterai ce jour là une longue robe peinte où tous les arbres seraient en fleur.

◆ Ayant relevé mes cheveux pour aller nager, le petit Claude, âgée de 5 ans, me dit: On dirait qu'un Pape s'est assis sur ta tête.

Vendredi.

◆ Je me demande s'il enferme mes lettres à clef?

◆ A ses côtés, je n'arrive pas encore de rêver à voix haute. Et pourtant, j'ai confiance en lui comme en la gouvernante qui me prenait la main pour traverser la rue.

◆ Les gens qui marchent oublient de lever la tête pour regarder la lune.

◆ Il me plaît de croire qu'il deviendrait peintre ou acrobate, navigateur ou archéologue, dompteur de lions ou politicien au seul commandement de mon caprice.

◆ Je voudrais être Reine et marcher pieds nus dans des allées en quartz rose.

◆ N'est-ce pas que parmi les pierres précieuses, l'omeraude est la plus belle?

◆ Gai comme un visage en celluloïde.

Dimanche.

◆ Les coquillages de la Mer Rouge ressemblent aux petits fours de Groppi.

◆ Lorsque mes yeux me brûlent au soleil je me console en pensant que le dentiste a trouvé mes dents éclatantes.

◆ J'ai toujours l'impression que les petits poissons rouges finiront par se décolorer dans leur aquarium. Si j'étais un garçon, je me serais destiné à la marine: un officier de marine avec une belle casquette.

◆ Le short et le costume d'équitation me vont bien.

◆ S'il m'aimait moins, je souffrirai autant que s'il ne m'aimait pas de tout.

◆ Ai vu à Méadi des chameaux qui semblaient déguisés en hawaïennes: Ils transportaient d'énormes bottes de paille et se dehanchaient voluptueusement.

◆ Si je devais gagner ma vie, je peindrais des jouets en bois.

5 Mars.

◆ Ai passé la soirée au Club de Chasse où la fraîcheur était verte et les étoiles fanées.

◆ Swing: le tortillage moderne.

◆ Mes ongles changent de robe une fois par semaine; c'est Revlon qui les habille.

◆ Les yeux rimmelés de Norma avaient l'air mélancolique de parapluies déchirés.

◆ Un sourire collé à son visage comme une affiche.

◆ Des cheveux frisolés en petits copeaux.

◆ Faut-il tricoter l'eau gazeuse avec ces chapeaux?

◆ Un voisin avait l'air de s'ennuyer comme chez lui... Des yeux anxieux de chasseur de papillons.

◆ Il a l'air bête comme une tulipe.

◆ La terre et sa peuplade de reptiles.

◆ Repeindre mon âme... Mais je n'ai pas assez d'eau pour diluer mes couleurs.

◆ J'avais besoin d'un peu de musique pour que mon âme scintille, mais pas de cette musique qui fait fermer les yeux.

◆ Je lui ai dit que j'avais passé la soirée à lire du Proust. C'est bien! dit-il froidement. Et ce bon point m'a rendu heureuse comme une collégienne.

◆ Il suffit d'un mur doré, coupé d'une ombre horizontale, pour me croire sur une plage, en Méditerranée.

◆ Il parle trop vite, ses paroles roulent comme des billets de couleurs que l'on renverse. Je ne cesse de le lui reprocher.

◆ Vous parlez très vite également me dit-il.

◆ Il le faut bien... pour vous rattraper... sinon nous nous trouverions à des mètres de distance.

◆ Elle portait une robe souple qui la délinéait, serrait ses bras, fuselait sa taille, accentuait le ressaut des hanches.

◆ Une femme distinguée ne portera jamais de souliers rouges... Une femme raffinée ne portera jamais une montre, fût-elle en brillants, avec une robe de soir.

7 Mars.

◆ Chez le coiffeur, mes cheveux mouillés ressemblaient à des algues.

◆ Elle dit: Tu es fou dans la tête.

◆ Depuis trois mois il y a continuellement des fleurs sur ma bibliothèque. Je pense à lui continuellement depuis trois mois.

◆ A-t-il remarqué que j'ai de jolis bras et un nouveau poudrier?

◆ Pourquoi ai-je si peur des araignées et des grenouilles? Et pourquoi est-ce que je pense à cela en ce moment?

◆ Je ne crois pas qu'il cessera de m'aimer, un jour : L'idée de la fin du monde n'a rien de terrifiant parce que nous le la sentons pas.

◆ Un soleil oxygéné.

◆ Ce soir, comme Baudelaire, je sens s'élargir dans mon être un abîme béant; cet abîme est mon coeur.

◆ Je l'aime de nouveau, je ne sais pourquoi : je suis pourtant sûre que la nuit, dans ses rêves, il oublie de m'amener avec lui dans les étoiles.

8 Mars.

◆ Etre la princesse d'une cour en porcelaine !

◆ Et mon aimé dérobera sept rayons de lune pour les piquer en évantail dans mes cheveux.

10 Mars.

◆ Cette journée de grande évasion l'azur du ciel nous dominait; il osa embrasser mes poignets là où mes veines bleues se joignent, cette journée-là est restée peinte dans mon coeur.

◆ Je meurs d'envie de lui téléphoner mais j'ai peur que ses fenêtres soient ouvertes : Mes mots sonneraient faux dans une chambre ensoleillée.

◆ Je pense à lui avec une insistance qui me fatigue.

◆ Une mélancolie ambrée.

◆ Et même si je lui offrais mon coeur dans une bonbonnière en crystal, il ne me croirait pas !

◆ Ma fierté me retient au rivage.

◆ Il a toutefois promis de croire à mes histoires de sorciers.

◆ Suzy vient de m'envoyer un bouquet d'églantines dans du papier cellophane. Sent-elle qu'en moi quelque chose est en train de mourir ?

◆ Elle possède une peau dont la couleur se rapproche de cette gamme monochrome à force de subtilité que l'on trouve dans les pétales veloutés de certaine fleur.

◆ Celui que je ne vois plus terminait ses lettres en embrassant mes ongles alors que cet « idiot » même s'il m'aimait un jour, ne me dira jamais une seule fois : Chérie.

◆ Pourtant, l'autre hier il me dit. « Vous êtes un amour d'avoir songé à m'inviter... » Et tous les séraphins du ciel se mirent à chanter.

◆ Pourvu qu'il m'aime, un jour...

◆ Je déteste, je ne sais pourquoi, les orgues de barbarie.

◆ Il paraît qu'il faudrait 16 ans pour compter jusqu'à un milliard. Je n'ai vraiment pas le temps en ce moment.

◆ La langueur d'un nuage qui passe lorsqu'il fait chaud.

◆ Quand donc le vent soufflera-t-il mes cheveux sur son visage ?

◆ En le voyant, je rêve toujours de passer quelques semaines aux bords des lacs italiens.

13 Mars.

◆ Je garde le lit depuis deux jours ayant attrapé chaud au Sporting.

◆ La médecine n'a de certain que les espoirs trompeurs qu'elle nous donne.

◆ Le médecin éprouve toujours le besoin de

vous ausculter et dès qu'il découvre une belle différence de sonorité il détache haut le doigt comme un pianiste.

◆ La grimace d'un mensonge...

◆ Je m'accroche à tout ce qui porte le souffle d'une illusion marine. Nous avons besoin de passer l'été à Port-Saïd.

◆ Que pendant mon sommeil les fées viennent me soigner pour que je sois la plus belle à cette fête russe.

◆ On dirait qu'il s'est cloîtré dans un monastère d'amertume.

◆ Je pourrai lui parler très doucement avec des paroles moirées, avec des paroles blondes. Mais à peine ces mots fleurissent-ils au bord de mes lèvres qu'il s'empresse de les flétrir je ne sais pourquoi. Et comme je n'aime pas les paroles fanées, jamais, jamais plus je ne lui parlerai ainsi.

14 Mars.

◆ Je garde toujours la chambre. Mon âme semble drapée d'une légère brume matinale car ma nuit était peuplée d'une multitude de rêves.

◆ Des pas sonores martelaient la rue... Était-ce lui ou un autre ? Et mon coeur s'est arrêté brusquement : C'était lui, c'était bien lui qui veillait sous ma fenêtre en attendant que des pétales d'argent tombent dans le jardin de mes songes. Et il veillait pour intercepter le message que devait m'apporter un prince lointain. Il veillait dans mon rêve, le pauvre insensé, le pauvre aveugle qui, ne voyant pas mon amour, n'osait pas poser ses yeux sur mon rivage.

◆ Le bonheur ? C'est de sentir la pensée de quelqu'un s'attarder dans ses cheveux avant de s'endormir.

◆ Comme j'aimerais recevoir quelques fleurs ce matin... On sonne à l'instant à la porte... Des roses... des roses... de lui. Je n'ai pourtant pas formulé ce souhait en voyant une étoile filante

◆ A la fin de l'été mes cheveux dépasseront mes épaules... A la fin de l'été mes yeux seront plus clairs d'avoir regardé la mer longuement... A la fin de l'été, il dit qu'il aura cessé de m'aimer... A quoi bon être belle dans ces conditions ?

17 Mars.

◆ J'aime sucer les petits bouts de ficelle : leur goût évoque en moi la nostalgie des grands transatlantiques qui sentent le jambon et la corde mouillée.

◆ Il pleut doucement.

L'herbe chante.

Et mon âme scintille.

◆ Titre d'un livre : Fleurs sous la pluie.

18 Mars.

◆ Il a fallu attendre deux ans pour pouvoir prendre une tasse de thé avec lui.

◆ Je suis furieuse de penser qu'il ne s'est jamais douté un seul instant, pendant cette longue période, qu'à Zamalek existait une petite fille de cinq ans qui aimait les pelouses au clair de lune et adorait les ombrelles en papier.

◆ Il garde paraît-il mes lettres sans leurs enveloppes. J'ai l'impression qu'elles finiront par atraper froid chez lui.

22 Mars.

◆ J'ai jeté ce matin des roses fanées; j'ai déchiré des lettres d'amour. Mais le cuisinier fera pour le goûter des madeleines moulées en coeurs!

◆ J'ai encore envie de pleurer... J'attends que maman et Maryse descendent.

◆ Quand le récepteur du téléphone est parfumé à l'Arpège de Lanvin je comprends que c'est Mamy qui vient de parler et quand il sent la mandarine, ça ne peut être que Maryse!

◆ Mes portes plumes sont rouges ou verts; la couleur des lutins... Si la tournure de mes lettres est parfois trop moqueuse ou trop sentimentale je ne suis pas seule coupable!

◆ Quand j'étais petite, au réveil, mon premier devoir était l'inspection des fleurs... Comme au clair de lune les fées donnaient des banquets dans notre jardin, j'avais toujours l'espoir d'y trouver le lendemain l'une d'elles endormie dans un oeillet!

23 Mars.

◆ J'ai passé la matinée à grignoter des poèmes de Bâsho; mon état d'âme est imprimé de cerisiers en fleur.

◆ Des hommages aux senteurs délicates comme l'encens d'aloès ou de «chianan».

◆ Quand on m'envoie de belles fleurs, Amine sourit comme un dromadaire empaillé;

◆ Lorsque je suis très malheureuse, je vais en ville m'acheter un cadeau et des meringues au chocolat.

◆ Puisque le soleil a si bien bronzé mes jambes je ne porterai plus de bas.

26 Mars.

◆ J'avais peur du public comme d'un miroir déformant du musée Grévin.

◆ On devrait inventer un sirop anti-trac.

◆ A travers le pan de tulle de ma robe bleue j'ai vu des poupées et toute ma peur s'est évaporée.

COLETTE NEVYNE

CONFLITS

Dans mon enfance, je souffrais d'un mal pathologique dont je n'ai jamais pu trouver l'explication scientifique. Quand je voyais passer dans la rue les funérailles d'un mort, je me sentais aussitôt pris de fièvre et je gardais alors le lit pendant plus de quatre jours.

Ce phénomène se répéta plusieurs fois pendant quelques années, depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'âge de six ans. Mes parents étaient au courant de tout et, naturellement, ils avaient soin de me cacher le spectacle des processions funèbres.

Je me souviens cependant d'une scène qui se déroula un jour que j'étais avec ma grand-mère. La voiture nous ramenait du marché où nous nous étions rendus. Ma santé était alors excellente et j'étais très content de la promenade. Soudain, un corbillard déboucha au bout de la rue. Ma grand-mère qui l'avait tout de suite vu, s'empressa d'avertir le cochér à voix basse et le pria de prendre une autre direction, croyant ainsi me sauver. Mais sentant que je tremblais, elle se tourna vers moi, et, contemplant mon visage pâle et en sueur, elle comprit aussitôt que mon regard avait tout vu en même temps que le sien et que la fièvre secouait déjà mon corps.

Quel rapport y avait-il donc entre ce mal tout physique et la peur qui se saisissait de moi à l'aspect de la Mort? Personne ne pensa jamais à élucider ce problème. L'on se contentait alors de mander le médecin, qui combattait la fièvre au moyen des remèdes habituels, jusqu'à la guérison complète.

Personne ne songea donc à se poser jamais cette question dont la solution me préoccupe aujourd'hui. Et je me demande: est-ce que la Mort voulait m'arracher à la vie? Est-ce que la légende du «Roi des Aulnes», citée par Goethe dans un de ses plus beaux poèmes, fut sur le point de se répéter? Goethe raconte qu'un enfant se blotissait dans la poitrine de son père pour que celui-ci le défendit contre le roi des Aulnes qui essayait de le séduire avec des jouets et des fleurs, afin de l'emmener avec lui. Le père, croyant que

son fils jouait, ne prit pas la chose au sérieux, quand, soudain, il vit le petit glisser mort d'entre ses bras.

Est-ce que les enfants, qui sont aussi purs que les anges, perçoivent les pas de la Mort? A ce propos, je me souviens d'un autre événement non moins étrange survenu dans ma jeunesse. J'avais alors une jeune tante qui était mon aînée de deux ans. Nous jouions ensemble, elle, moi et un groupe d'autres enfants. Notre jeu était toujours le même, et c'était ma tante qui s'obstinait à le répéter: elle se jetait à terre, faisait semblant d'être malade et imitait les convulsions de la mort. Je me rappelle que mon coeur se serrait à ce spectacle et ma poitrine demeurait oppressée pendant toute la journée. Etant partis, nous apprîmes un an plus tard que ma tante était morte.

Ce sont là des exemples frappants du lien secret qui attache l'âme au corps. Pour ce qui me concerne, je crois que j'étais l'objet d'un conflit violent entre deux forces: celle de la Mort, c'est-à-dire la liberté dans l'Infini, et celle de la Vie, c'est-à-dire la prison que constitue un corps vivant limité. Mon existence était donc l'enjeu de ces deux forces qui luttaient en moi âprement. Mais souvent, au milieu de cet invisible combat, le corps faiblissait et semblait près de s'effondrer, chaque fois que la Mort ou la Liberté apparaissait sous une forme sensible, comme des funérailles qu'il était possible à mes sens matériels de percevoir et, partant, de redouter.

Mais quand les années de mon enfance se furent écoulées et que ma raison fit tomber sur mon âme son voile épais, je n'entendis plus les pas de la Mort et je guéris de la fièvre. Bientôt il ne resta plus du terrible conflit intérieur que l'aspect moral de cette autre guerre qui continue à se livrer en moi: d'un côté, la liberté de l'âme et de la pensée, de l'autre, ce corps emprisonné dans sa norme, son milieu et ses limites terrestres.

TEWFIK EL HAKIM

(Traduction de l'arabe par: A. Kébédry)

Conte inédit

LE CHOIX D'ÉTIENNE CUVIER

L'air tiède emplissait mollement la chambre d'Etienne Cuvier. Seuls, les rideaux bleus, pareils à une voile se gonflant doucement, ondulaient pour redescendre s'appliquer comme un linge mouille sur les volets clos.

Tout était calme. Le roulement mat du metro à intervalle régulier venait par moments briser le calme étouffant de cet après-midi d'été pour s'enfoncer sans écho dans le silence tiède de la sieste.

Le regard vague, Etienne Cuvier rédacteur au *Petit Echo*, regardait fixement ce verre de limonade que sa mère avait posé sur sa table en lui disant, «Bois chéri, ça t'aidera à supporter la chaleur». Sans savoir pourquoi il passa son gros pouce sur le pourtour embué du verre de limonade. Il en éprouva un plaisir stupide. Il recommença deux fois, trois fois. C'était bien agréable cette sensation de fraîcheur. Et il laissa tomber sa tête sur son bras mou. Le verre maintenant tout près de son oeil lui paraissait immense. Lentement ses yeux se fermèrent. Seul son doigt incrédule semblait vérifier inlassablement le contour du verre.

Soudain il leva sa grosse tête en se frottant le crane. Etienne Cuvier essayait de réagir contre cette chaleur qui semblait anéantir toutes ses facultés. «Allons il faut que je termine ce papier. Ensuite je pourrais dormir».

Il prit son crayon, le tailla et regarda encore une fois le verre de limonade. «Sacré vie de journaliste. Et cet animal de Lasalle qui me téléphone pour me réclamer avant ce soir cet article sur les atrocités allemandes. Etienne Cuvier n'arrivait pas à se soumettre à l'idée d'écrire, écrire des choses si éloignées de sa petite vie calme. Chez lui tout le monde dormait. Seul Etienne était là, gros paquet posé sur son fauteuil au coussin bleu lavande. Il regardait sa chambre maintenant. Elle était bleue, toute bleu lavande. C'était sa mère qui l'avait voulu ainsi. Elle est assez belle pensa-t-il et il revit la petite chambre aux murs badigeonnés à la chaux que son ami André partageait avec son frère.

Du dehors, l'après-midi versait la tiède atmosphère des rues désertes et blanches.

Je boirais ma limonade mon papier terminé. Alors il prit son crayon et regarda le paquet de feuilles blanches devant lui.

«Qu'est-ce que je vais bien raconter encore. Vingt lignes à noircir et dire des choses qui touchent». Une mouche se posa sur sa feuille. Il suivit son vol capricieux pensant qu'elle était bien bête de tant bouger avec une chaleur pareille. Elle se posa à nouveau sur sa feuille. Il se sentit un peu plus reposé. Une mouche, les atrocités allemandes, cet animal de Lasalle et sa limonade et au fond il ne désirait qu'une seule chose, se jeter sur son lit et dormir.

Enfin il se mit à écrire et d'un trait improvisa ces lignes superbes et touchantes :

«Encore ému et bouleversé de ce qu'il vient d'apprendre, l'honnête homme, fatigué de communiqués enfin s'éveille de sa torpeur et se penche sur la réalité, cette réalité, douloureuse qu'il avait refusé de voir pleinement. De tous les côtés, nous parvenons, comme une clameur de révolte, les témoignages indignés d'une barbarie sans nom. Des milliers d'être torturés à la folie, arrachés aux leurs par des nazis hystériques cherchant dans une furie collective la force intense et clamante de leur primauté universelle. Des squelettes de ce que furent des hommes libres s'ammoncellent dans des trous béants d'horreur. Des clameurs se sont élevées à Buchenwald, mais les turbines ont mugit qui ont couvert leurs cris. Seuls les murs, que dans un dernier rôle les ongles de ce que furent ces hommes marquent douloureusement ce que fut leur fin.

Je m'arrête, pourquoi continuer. Nos gorges se sèchent et nous ne ressentons aucune colère. Seule une dureté s'empare de notre être frissonnant et nous criions ensemble, «Vous serez vengés».

Il s'arrêta un instant car sa gorge était sèche, n'osant pas encore toucher au verre de limonade. Il se souvint ce que Lasalle lui avait dit un jour. Dans l'expression de sentiments collectifs le moi est haisable. Le public aime toujours se sentir. Et il continua :

«Nos yeux sont ouverts, nous avons compris. Nous devons choisir, nous avons choisi». Et de sa grosse écriture plate, il mit en majuscules «Nous avons choisi».

Fatigué, il regardait sa feuille noircie. Toute sa colère contre Lasalle il l'avait déversée contre les Allemands. Un sentiment de satisfaction profonde s'insinua dans tout son être et il posa son pied sur le tiroir ouvert de son bureau. Je n'écris pas mal au fond, pensa-t-il.

Le jus frais qu'il avala lui causa un plaisir extrême. Enfin il se leva, regarda encore une fois affectueusement «son» papier, le plia, le mit dans une enveloppe, passa à la salle à manger où il posa l'enveloppe sur la table, bien au milieu, puis retourna dans sa chambre et s'étendit sur son lit en soufflant. Cela n'avait pas été au fond si terrible de faire cet article. Il était même un peu fier d'être de ces élus que les masses lisent.

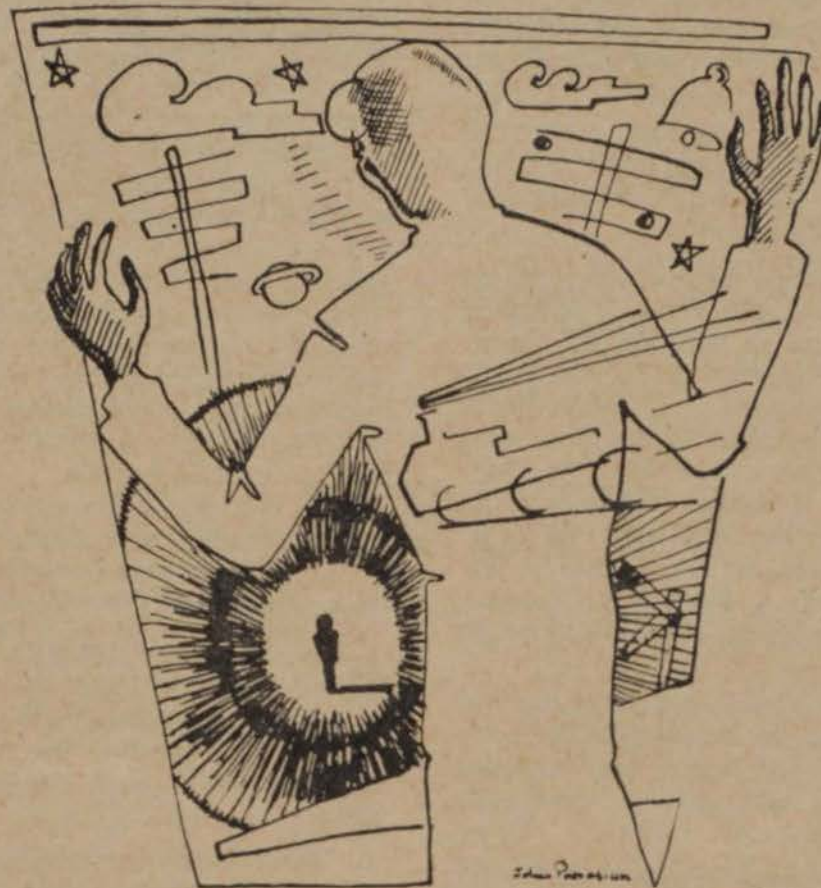
Buchenwald et Lasalle s'estompaient dans sa conscience fatiguée. Des bouffées d'air chaud venaient s'aplatir sur ce corps flasque et il semblait que chacune venait rendre encore plus stupide ce sourire satisfait et béat sur ce corps d'homme dont le ventre de nabab se soulevait s'affaissait en cadence en un ronflement sonore.

Etienne Cuvier avait choisi.

GILBERT COHEN

Un conte de JOHN PAPASIAN

LA VIE EST TROP BRÈVE



E voici enfin de retour après le tourbillon des éclisses. Le blackout n'est plus. De nouveau notre port se reflète dans la mer. Une fois de plus je te quitte pour rentrer chez moi.

Retourner chez soi c'est retrouver son moi. Malgré l'irritante compression d'une existence en famille, je n'eus alors la nostalgie ni de Paris ou de Londres, ni de Damas ou de New-York, mais d'Alexandrie. Ce retour, brisé comme le marbre ailé de Samothrace.

Cafés et brasseries sont animés de babils. La Corniche scintille de lumières projetées parmi les étoiles, et que nous avons, ensemble, égrenées. Les rues dans lesquelles je m'engage sont celles que nous avons traversées les lèvres enflées par des nuits tumultueuses. A la hauteur de la rue El-Missalla, où, sur son tambour à damiers, l'agent du trafic règle la circulation transversale menant à la rue de l'Hôpital Hellénique, ce fut la dernière station de mon calvaire, un soir que tu avais gardé le silence tout le long de la route, insistant pour que je te raccompagne, puis, t'arrêtant inopinément sur le trottoir, te retournant, levant les yeux, tu avais pris mon bras pour revenir vers nos rêves.

L'été touchant à sa fin, tu partis pour Le Caire. Tu emportais la moitié de moi-même. Un ver rongeur fora ma pomme.

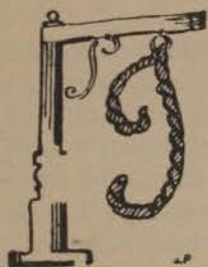
La saison était révolue quand je me rendis vers toi, caché, ayant menti pour voler mes vacances. Et, quand sur la plate-forme de la Gare, ce fut mon tour de te quitter, ta main m'offrit une rose comme un symbole et tu me dis que nous étions liés l'un par l'autre par tout ce que nous étions l'un pour l'autre. Alors, ma jalousie s'évanouit. Nous nous complétions si bien, nous fûmes si entiers. Assurément, les autres enviaient la tendresse que, parfois, tu m'offris, comme ils envient celle que je te portes toujours.

Maintenant, en causant parfois avec des amis, je tâche de diriger nos pas vers le bord de la mer. Je ne puis m'empêcher de scruter la façade blanche de l'immeuble qui suit l'Administration Quarantenaire. A l'aube, d'une de ces rayonnantes fenêtres, nos deux têtes émergèrent comme à un spectacle de marionnettes. Nous avons les cheveux ébouriffés et la veillée avait affecté nos physionomies d'une commune empreinte.

Maintenant qu'on me parle de toi, je me remémore les manières et les mots qui te caractérisent; ils se fondent en ma chair comme tes cheveux. Ils rient de la pantomime que tu me joues. Ils rient et je les bafoue. La monotonie du Morse sur notre accord harmonieux.

Ils me demandent comment tu te portes; quand tu reviendras. Je réponds naturellement, avec un habituel timbre de voix quotidien, que j'ai oublié de te le demander.

«La vie est trop brève», ils rient. «Souviens-toi combien ces mots que souvent tu semas, furent glanés pour être gaiement projetés sur toi».



E me souviens. C'était ma raison qui me rétractait vers la normale. Des jumelles concentrant les choses à mes yeux.

«Sois prudent, sois prudent.

Avant d'aimer sois prudent. L'amour est plus dur que l'acier. Es-tu sûr du tien? Soyons vaillants et ne craignons point de ne l'admettre que d'un seul côté. On meurt plus d'une fois. Elimine. La vie est trop brève».

Toi aussi tu en a ri. Mais tu as su te retourner.

Plus tard, c'est la chance qui tourna. Je masquai la vérité par de l'orgueil. Tu ne fis aucun geste pour me tirer de ce torrent de doutes où je me débattais.

«L'air est tranchant comme des vitres», dis-je.

«Il ne pleut jamais suffisamment au Caire», dis-tu.

Un moment nous demeurâmes muets sur le quai de la Gare. Tu dis froidement «Ton séjour fut bref».

«Oui», te répondis-je sans m'expliquer, avec le regard d'un fugitif. «Je ne puis davantage demeurer».

Tu ne dis rien d'atténuant. Puis, soudainement, me tendis ta rose.

«Je t'ai apporté ceci».

«Merci» m'efforçai-je. L'entretien se rapetissait à la dimension d'une tête d'épingle.

Il était douze heures vingt-cinq. La cloche sonna le départ de l'express. La foule souriante saluait de la main avant de se détourner.

Tu allongas ta main que j'empoignai. La paille dans l'ouragan. Enfin, dans la douleur d'une amputation, vers toi je dirigeai mes yeux pour absorber ton regard. Et, comme d'un treuil rouillé, malgré moi, ces mots qui grinçaient dans ma tête s'échappèrent.

«Mon amour, mon amour. Me seras-tu fidèle? Me seras-tu fidèle, mon amour?»

Ton sourire exprimait mon anachronisme.

Tu pressas la rose contre tes lèvres et en orna ma boutonnière.

«La vie est trop brève», dis-tu.

Le dernier coup de cloche sonna dans la cellule du condamné. Je sautai dans le wagon. Le temps de joindre mon siège, tu étais sur la pointe des pieds, balançant quelque chose dans ta main gauche. Je ne pus distinguer ce que c'était. Mais je porterai dans mes yeux, ma vie durant, le tatouage de ton visage.

Dans le tourbillon des pensées et des mots, des projets et des afflictions, mes questions comme des flammes dévorantes s'étouffaient dans les poches d'air de tes réponses muettes. Mes propos en l'air: «La vie est trop brève». En effet, de fait, elle l'était pour porter le fluide éternel, illimité, infini de mon amour.

En ce ne fut qu'en ce moment que je réalisais ce que, sur la plate-forme, tu balançais dans ta main avec la persévérance de la fatalité. En baissant les yeux, mon regard avait glissé sur ma boutonnière. J'avais laissé choir la rose que tu m'avais choisie.

JOHN PAPASIAN

(Traduit de l'Anglais par Charles Zabar).

PATRIE

Est-ce que les près partout ne sont pas verts?

Et la mer partout n'est-elle pas bleue?

Et partout le même soleil ne brille-t-il?

Et partout ne voit-on pas les mêmes cieux?

Pourquoi donc lorsqu'en terres étrangères

On part — le coeur reste toujours attaché

Sur cet unique, ce seul, cher petit coin de terre

Et rêve sans cesse à lui et ne peut pas l'oublier?

D. VIKELAS

Traduit du néo-grec par Mlle. El. Psarà.

AU PAYS DES STATUES

Conte de Stratis Mirivilis

Tandis que le soleil descend vers le mont Aigaleos, une grande vague de lumière dorée frappe en pleine poitrine le Lycabette. D'un coup s'allument et palpitent des flammes rosées aux vitres de la petite église, tout au sommet. Apollon monte pour l'office du soir avec une brillante offrande de cierges au sanctuaire blanchi de St. Georges.

La vague de soleil se brise sur le roc gris, s'émiette et se disperse.

Puis elle dégringole de là, dans les innombrables sentiers familiers aux amoureux, qui tracent un instant leurs rubans roses à travers le bois de pins, et à nouveau se perdent, discrets. Les maigres arbrisseaux s'immobilisent; idéalisés dans le resplendissement serein qui les traverse, droits, ils retiennent avec soin sur leurs fines aiguilles, comme des poussières, les parcelles de soleil.

Ensuite l'inondation de clarté glisse le long des beaux chemins en escalier vers la ville. Le soleil déborde et se repand degré par degré. Ainsi devaient en hiver les eaux de pluie, troubles, des flancs de la colline, elles roulent au bas, avec bien des bavardages, par ces mêmes marches et remplissent de sable et de terre rouge les quartiers environnants.

Sur les larges degrés que forment les carrefours, s'étend la lumière de l'après-midi, semblable à un étang durant un instant, avant de se déverser sur la pente de St. Nicolas. Quelques unes de ces marches sont si larges qu'elles font figure de petites places. Là s'ébat chaque jour la marnaille du voisinage.

Les enfants sautent les degrés deux à deux, trois par trois et davantage. Ils enfourchent les pins rabougris de St. Nicolas, ils les blessent et les torturent.



Ce sont de petits arbres galeux, sans défense fort tourmentés par les gosses, par les chenilles et par les voisines. Celles-ci étendent leur lessive sur les branches, y suspendent des berceaux pour les bébés et parfois, pendant ces années de malheur où le bois au marché est hors de prix, coupent quelque branche pour allumer le feu.

Sur la plus large marche du chemin se réunit pour les jeux de l'après-midi une bande d'inséparables petites amies. Elles emplissent le quartier de leurs cris. Bien des fois elles s'époumonnent toutes ensemble, rien que pour la joie de s'entendre. Elles ne se taisent que lorsque tous les moineaux braillards du Lycabette vont se coucher, et plus tard encore.

Il est quatre heures.

Béba, Phophi, Katina et Matina. Des gamines de cinq à six ans qui mettent cependant le monde en révolution avec leur tapage.

Chacune avec ses particularités et son charme.

Béba est blanche, rondelette comme une grenade. Elle a des cheveux blonds, tels la barbe du maïs, toujours tressés serré en deux courtes nattes, qui commencent très haut derrière l'oreille. Elles doivent beaucoup lui tirer les cheveux, c'est pour cela que la petite fille fait souvent une grimace drôle. La peau au front se tend et détend et le nez est réchigné. Béba a aussi des yeux bleus, réellement d'azur, de vraies jacinthes. On peut dire qu'elle est toute rose comme un grain de grenade. Jusqu'à son petit pantalon ajusté, qui paraît à chaque mouvement, et qui est rose lui aussi.

— Tu es une petite rose, lui dit un jour la jeune dame de l'immeuble.

— Non, répliqua l'enfant de suite, en rejetant vivement la tête en arrière. Mon nom est Maria et on m'appelle Béba, Rosette, c'est la petite bonne de «Kyra» Méropi.

Phophi: frimousse aux traits fins, brune, oeil noir malicieux longues jambes minces, tout égratignées par les pins. Elle se penche sans cesse et raconte des secrets à l'oreille des autres qui l'écoutent gravement et remuent la tête. C'est celle-ci qui triche le plus, aussi ses camarades la surveillent-elles sans répit au jeu.

Ensuite il y a Katina. Palote, sans grâce, les cheveux coupés presque comme un garçonnet, avec des boucles d'oreille bon marché. Elle a été malade des mois, a failli mourir. Les autres allaient la voir à la fenêtre sur la rue, elles lui souriaient et lui montraient leurs humbles poupées.

Elles faisaient cela de loin, grimpés aux pins, car c'était le typhus. Après en avoir rechappé, Katina sortit chauve, avec un turban vert pastèque.

La plus petite de toutes est Matina.

C'est une toute petite chose, autant dire une grande poupée. Elle est châtain avec deux immenses yeux de velours, toute limpidité, aux paupières qui papillotent de façon inquiète. Minuscule comme si la matière dont Dieu l'a faite était rare.

Ses ongles mignons, ses fins sourcils, la bouche, le petit nez, tout est délicatement dessiné, mince, juste pour ne pas être inexistant. Seuls les yeux s'ouvrent démesurément, emplissent le visage et l'illuminent, avec tellement d'intensité que l'on s'arrête et on la regarde avec étonnement.

Matina est gentille, elle est fort dégourdie, menteuse, moqueuse et babillarde. Elle rit et saute sans arrêt, comme si logeait en elle une troupe de diabolins; dans chaque membre, dans chaque doigt, dans chaque petit os, il y a un diabolin qui fait des siennes. Et s'il lui faut demeurer en place un moment, elle trouve encore quelque chose à remuer, la tête, les bras, la taille ou l'une des jambes.

Elle parle davantage à elle toute seule que le reste de la bande ensemble, bien qu'elle escamote la moitié des consonnes. Sa langue glisse, se dérobe sur l'r, transforme en «s» les «thitâ» comme cela l'arrange quoi. Mais de la sorte elle a le temps et parvient à dire beaucoup de mots. Elle crie depuis le matin et remplit le voisinage de sa turbulence.

Quand on fait attention à sa petite figure, on y voit comme une espèce de sceau mystérieux qui annonce que des quatre amies, Matina est la première à qui, cela est écrit, sera enlevée des mains la joie enfantine, aussi se hâte-t-elle d'en jouir.

Elle est nouvelle venue dans le quartier; il y a un mois à peine que sa voix aigüe est entrée dans le concert des sons qui composent la vie terre-à-terre d'Athènes, là autour du petit bois de St. Nicolas. Cependant elle a réussi à être toujours celle qui mène le jeu: c'est elle qui sert d'arbitre, lorsqu'un soupçon de tricherie se présente. Elle porte, malgré la chaleur, une petite robe marron, bordée de fourrure fripée. C'est de la soie jetée au rebut, que la bande regarde et effleure avec respect. A part cela Matina présente encore quelque chose d'inhabituel pour ses compagnes: elle ne les tutoie pas.

— Allez, Katina.

Elle a rapporté ces façons de l'orphelinat, personne ne peut savoir de quel orphelinat. Elle n'aime pas parler de cela.

L'hiver de la faim on avait trouvé Matina en train de pleurer avec des cris perçants, dans le pauvre logis, là-bas quelque part à Tourcovounia. Il était très tôt, ses cris avaient alerté les voisins dans le calme qui s'étendait, plein du désespoir et de l'impuissance des êtres qui mouraient aux coins des rues. Dehors il tombait de la neige, il s'en était accumulé un monceau sur le papier goudronné du toit, elle pénétrait même à l'intérieur par les larges fentes et s'entassait en lignes droites. Le vent frappait lentement en mesure une lamelle de fer blanc, rougeâtre de rouille, mal clouée au volet à la place de la vitre brisée.

Antiope, la soeur ainée, était morte auprès de Matina, un peloton de petits os. Elle avait les genoux repliés dans son ventre creux, la tête profondément enfoncée dans les épaules, les deux paumes crispées sous le menton. Elle possédait, elle aussi, ces grands yeux aux cils épais. Ils demeurèrent fixés, regardant vers la porte par où entraient les voisines en se signant. Les yeux étaient ouverts de manière effrayante, comme deux fleurs artificielles, en cire ou en verre bleuâtre, parmi des calices d'épines sombres...



La mère était morte également. Elle avait serré les dents et expiré sans mot dire, cette nuit là. Durant sa vie de même on ne l'entendait guère parler. Seulement sur les joues qui étaient aspirées, semblait-il, par les os du visage, restèrent deux grosses larmes et elles s'y glacèrent. La malheureuse avait été prise d'évanouissements bien d'autres fois.

Elle avait recommandé aux enfants de ne pas perdre la tête quand elles la verraient dans cet état, mais simplement de lui mordre fortement le pouce pour l'éveiller. Cette douleur transperçait l'os et l'aidait à secouer le sommeil de mort qui s'emparait d'elle, surtout la nuit, lorsque cessaient, à l'estomac, les tranchées des convulsions. Donc les voisines trouvèrent ce matin là Matina en train de mordre le doigt de sa maman, pleurant obstinément et hurlant, parce que la mère ne se réveillait pas pour se lever, pour aller à la caserne des Italiens chercher dans les boîtes à ordures quelque peau d'orange, un os, une épluchure de pomme de terre.

Il continuait de neiger et quand la neige en eut assez de tomber, une tranquillité immobile pesa sur la blanche Athènes, gagna jusqu'aux moindres recoins et se tint muette. Tout était enveloppé en un emmaillotement de silence immaculé.

Les femmes du voisinage se levèrent et s'en furent à la mairie guéter le camion qui ramassait les cadavres. Elles attendirent longtemps l'arrivée des employés, l'ouverture du bureau. Il n'y avait là qu'un huissier, la tête entortillée dans un châle. Il demeurait sans bouger derrière la grille, rien que la peau et les os. Il avait un visage jaune noirâtre, les mains enfoncées dans les manches de son pardessus et il tremblait. «Attendez, dit-il aux femmes, que vienne M. Manoukos. C'est lui que ça regarde».

Elles patientaient debout sur les dalles de marbre, elles avaient froid et grelottaient et M. Manoukos

ne paraissait point. Finalement une porte s'ouvrit et un homme entra maigre et long comme un squelette. Il était enfoncé dans un pardessus qui lui descendait au dessous des genoux et qui semblait encore trop court pour lui.

L'huissier sortit brusquement de son immobilité. Il se leva, tira les mains des manches, s'inclina et lui conta l'affaire. M. Manoukos, qui l'écoutait avec une grimace qui lui découvrait les dents, fit un petit geste et l'interrompit à la moitié. Il se tourna vers les femmes et leur dit de s'arranger de leur mieux. On ne pouvait rien faire. La mairie n'avait pas une goutte de benzine, ni pour les morts, ni pour les ordures.

De la sorte les corps restèrent là, raidis et attendirent paisiblement jusqu'au soir. Alors survint «barbas» Stephanos qui travaillait avant à la blanchisserie du coin et qui, à présent, avait ajusté une caisse sur des roues de vieux patins et faisait des courses... Il chargea les cadavres dans la charrette à bras, les couvrit avec de vieilles couvertures de soldat et se dirigea vers le cimetière. Leur poids était insignifiant, pareil à celui de deux enfants.

Athènes, aux lumières éteintes, plongée dans l'ombre de la guerre, se taisait en une agonie pleine d'opiniâtreté et de peine insupportable. La nuit descendait d'un ciel rempli d'étoiles brillantes et d'impassibilité, elle s'asseyait sur la neige sale que la journée avait souillée de boue avec les camions et les «queues» des fours. La lueur des astres suffisait à peine pour distinguer la silhouette d'un passant, si c'était un homme ou une femme. A mesure que la nuit venait les bruits du jour se taisaient. Et à mesure que s'éteignait cette rumeur de la vie, s'élevait d'autant la voix de la ville affamée.

C'était le hurlement de ceux qui expiraient sur les trottoirs de marbre, sur les marches et sur les seuils, dans les mansardes sans lumière et dans les sous-sols. Et plus l'obscurité effaçait les formes, plus les clameurs montaient clairement, distinctes de tout autre bruit, bondissaient de partout, de chaque recoin, de chaque carrefour, de tout abri. Elles trouaient, déchiraient en lanières la nuit, remplissaient l'âme de sauvagerie.

— Πεινάω...

«J'ai faim...»

C'étaient des voix enfantines, perçantes, pleines d'étonnement et de déchirement, de cris de femmes, prolongés comme la plainte d'un farouche oiseau de nuit, et des voix viriles, brèves, pressées. On les entendait et l'on comprenait qu'il ne restait plus beaucoup d'heures ni de souffle à cette existence qui demandait en suppliant la bouchée qui lui manquait pour se maintenir. Et lorsque la nuit fut venue et qu'elle cacha les silhouettes des agonisants, ces voix perdirent tout caractère individuel et se fondirent en un entrelacement de rumeurs variées, un entrelacement de gémissements, de supplications, et de fureur qui traînait un mot toujours le même !

Πεινάω, ... Πεινάω ...

J'ai faim... J'ai faim...

Et ce n'était plus maintenant les êtres étendus qui criaient dans la nuit, c'était la ville elle-même, c'était Athènes qui hurlait de faim et qui criait avec les arbres de ses jardins, avec les colonnes des temples et les reverbères étints aux coins des rues et les

tas d'ordures, elle criait avec les statues des héros et des évergètes, avec les bouches de marbre et les portes de fer, avec les frontispices et les puits secs.

Et ce mot perdait sa forme, l'obscurité en absorbait la moitié et l'autre demeurait à ramper sur la neige boueuse, à coller aux murs, à s'entremêler aux branches, pareil à un hurlement et semblable à un signal inarticulé d'honneur :

Αωω!... Αωω!...

Barbas Stephanos poussait la charrette à bras fermement et patiemment, avec une attention toute professionnelle, comme pendant la journée quand il transportait à la gare les sacs des conquérants ou des valises.

Comme tous son oreille était désormais rassasiée de la clameur de la cité. Il poursuivait son chemin sans y prêter trop attention. Au Zappeion la voix diminuait, s'étranglait derrière les bouquets d'arbres. Près de là un homme étrange arrêta «barbas» Stéphanos et l'effraya fort. Il bondit devant lui de quelque excavation qu'avaient laissé les fouilles autour du temple de Zeus. Il était enveloppé de haillons, on ne voyait point son visage dans la demi-obscurité, mais il devait avoir environ trente-cinq ans. De haute taille avec un képi militaire enfoncé sur la tête. Il tenait un gros baton à la main, il le leva sur «barbas» Stéphanos et lui barra la route.

— Que veux-tu, chrétien ! Demanda celui-ci et la peur lui coupa les genoux.

— Ce que tu trimalles ? «marchand noir» !

Barbas Stéphanos ne put répliquer un mot à ces propos inattendus. Il demeura à regarder le vagabond. Alors celui-ci se lança sur la caisse, écarta les couvertures et enfonça les mains, insatiablement... Il les retira à l'instant, se redressa avec un mouvement d'horreur. Ensuite il se jeta de côté, Barbas Stéphanos poussa à nouveau la charette.

Quand il eut passé outre, il entendit derrière lui un homme qui sanglotait.

Au dehors du cimetière la nuit était plus diaphane sur l'éclaircie de la colline, plus bleue haut dans le ciel, plus paisible, en bas, sur la neige non foulée.

Là «barbas» Stéphanos trouva, rangés par terre, quantité de morts; leurs taches allongées tranchaient, deux par deux, trois par trois, sur la blancheur dans ces demi-ténèbres se dessinaient d'autres charettes à bras; on déposait avec précaution les corps et elles repartaient vite, entraînant leur bruit au loin. Quelques uns portaient leur mort sur le dos. Ils le déchargeaient comme un sac, faisaient «Ah» en le lâchant sur le sol, et c'était à cause de la fatigue que donnait la montée et les genoux impuissants.

Venaient, avec beaucoup de peine, quelques femmes, elles traînaient les pieds et apportaient les enfants morts entre leurs bras. Des enfants de cinq à dix ans. Elles les tenaient sur le sein, comme si elles les allaitaient; les jambes maigres, tels des roseaux, pendaient et se balançaient.

Tous ces gens laissaient là leurs morts et s'en allaient pressées, afin que personne ne les vit. Barbas Stéphanos fit de même. Il les mit ensemble sur la neige, mère et fille, il les arrangea l'une à côté de l'autre. Puis il se signa, roula les couvertures dans la

caisse, cracha dans ses paumes, et s'en retourna, avant l'arrivée des policiers qui auraient demandé après les cartes d'identité des cadavres. Toute l'histoire consistait à garder pour les vivants les coupons des morts, les trente drammes de pain.

Barbas Stéphanos était lui aussi chargé de famille; il avait une femme et quatre enfants. A présent que ces deux malheureuses étaient parties, pourquoi leur part devait-elle aller perdue? C'eut été péché.

Ensuite il rentra à la maison, se reposa et, quand il fit bien jour, il mit également Matina dans la charette. Il l'enveloppa dans la même couverture lui laissant simplement dehors la tête et une des menottes pour sucer une bille de pain de maïs.

Il emmena l'orpheline à la cathédrale pour qu'elle ne mourut point dans la rue.

Ce voyage dans la caisse consola beaucoup Matina.

Partout il y avait de la neige, la charette tressautait sur les cailloux; elle voyait des hommes courbés passer à côté d'elle, emmitoufflés jusqu'aux oreilles, exhalant leur haleine à travers leur barbe hirsute.

Matina se tenait ficelée comme une chouette dans la couverture gris cendré. Elle s'amusait à regarder. En arrivant aux rues asphaltées la caisse de «barbas» Stéphanos se mit à rouler vite, il poussait sans effort et criait «En avant! en avant!» C'était magnifique.

Matina se trouva ainsi parmi un grand nombre d'enfants. Ils étaient apeurés, fort maigres, le ventre rentré, tout en petits os. Ils se salissaient, pleuraient ou restaient tranquilles à contempler leurs mains pensifs, jusqu'à ce que viennent les dames aux tabliers blancs pour s'occuper d'eux. Beaucoup cessaient brusquement de pleurer. On les enveloppait alors et on les emportait. Matina demeura là bien des jours. La maison avait une vaste cour entourée de murs élevés avec deux cyprès immenses au milieu. Songez donc, ils arrivaient jusqu'au ciel, tout en haut, jusqu'à Dieu. Matina les voyait tous les soirs, pendant que les enfants disaient leur prière dans le dortoir, par l'entrebaillement de la porte du balcon.

Dans leur feuillage sombre piaillaient au crépuscule des milliers de moineaux, pourtant Matina n'en apercevait aucun. Comme ci c'avait été les deux grands arbres qui parlaient à la brune avec leurs voix d'oiseaux, avec les mille voix d'oiseaux, et qui remplissaient la cour de sons joyeux.

Ceci se produisait au déclin du jour, tandis que sonnait la cloche à la petite église voisine pour l'office du soir. C'était, semblait-il, le signal de ralliement. Les moineaux se taisaient peu à peu à mesure que la nuit tombait et alors la cour s'emplissait de mélancolie. Plus il fausait noir et plus cette tristesse débordait, elle formait là un lac, telle de l'eau obscure.

Puis un matin très froid on coupa les deux cyprès, pour alimenter le feu qui faisait bouillir le chaudron de la cantine. On les frappa avec des haches, on les scia; les hommes les traînaient, l'un par ici, l'autre par là, ils haletaient et s'épongeaient la sueur. C'était beau quand on avait tiré les arbres par la cime, liés avec de longues cordes: «eh, eh». Ils avaient grincé comme si leurs racines criaient et étaient tom-

bés par terre, l'un après l'autre. «Gop: Et encore: «gop»: les enfants poussèrent des cris de joie aux deux fois.

Alors le ciel se vida d'un coup, là, à la place que les cyprès prenaient vis-à-vis de la fenêtre du grand dortoir. Il n'y avait plus rien que le ciel.

A partir de ce jour là, à l'heure de l'office du soir, on n'entendit plus les mille voix d'oiseaux. Une tranquillité pénible se faisait dans la cour sans fin, quelque chose de vide, comme dans le carré bleu de la fenêtre.

Ensuite le printemps arriva et les enfants allèrent dans une autre maison, Matina se sépara de ses amies. L'orpheline demeura bien des jours dans la nouvelle maison jusqu'à ce que «Kyra» Tassia, la «petite mère» vint et l'emmena.

C'est ainsi que Matina se trouve à présent sur la place de St. Nicolas, en train de jouer, adoptée par Dionyssis (surnommé le «minorakis») et par sa femme «Kyra» Tassia, ménage sans enfants dans le quartier.

Dionyssis est à moitié aveugle. Il ne voit que d'un oeil tant qu'il fait jour, l'autre est complètement éteint. Et encore pour vous reconnaître il lui faut tourner la joue de l'oeil à moitié perdu de votre côté, comme fait le coq lorsqu'il veut regarder.

Dionyssis le «minorakis» est guitariste, il chante des airs pathétiques dans les tavernes d'Exarcheis (1). Quelquefois il dévie jusqu'à Plaka, (2) quand l'entraîne quelque compagnie de sa connaissance. Il aime les vieilles romances: «Loin dans le désert. J'ai creusé ma tombe — Creu-eu-sé — Pour m'enseveler — Li-rr... Le salaire, vin et restes. Question de franchir la mauvaise passe et pour le reste Dieu y pourvoiera...

Kyra Tassia s'était montrée plus «palikare» en cette heure difficile. Elle avait commencé à Exarcheia avec les «radikia». Elle vendait en même temps toute espèce d'herbes qu'elle trouvait et arrachait, même du «Trelohorto» (3). Au point qu'on la conduisit une fois au poste de police parce qu'une famille, qui avait mangé de ses légumes avait perdu ses esprits et s'était mise à faire des extravagances. Dieu voulut que cette calamité ne dura pas longtemps, car les gens qui tombent malades à cause du «Trelohorto» reviennent peu à peu à eux.

Depuis lors cependant «Kyra» Tassia se tourna vers le commerce des cigarettes, au détail — ensuite elle fit des galettes de maïs, avec de la farine de caroube, enfin elle installa un étalage en plein air — «mavragoritissa» considérable — avec ses oreillers bourrés de millions.

A présent elle possédait tout ce que convoitait son cœur tourmenté. Le petit verre d'«ouzo», (4) avec les frites, les hautes chaussures, avec du liège et le phonographe au grand cornet vert. Car elle aimait la «musique», elle aussi, comme Dionyssis, et cherchait même à acquérir à moitié prix quelque bonne radio pour entendre «To Kaèro» et les mélodies orientales.

Durant bien des années cependant son regret cuisant avait été autre. Elle désirait un enfant et

1) Quartier au Pied du Lycabette, 2) Quartier au Pied de l'Acropole, 3) Sorte de Ver dure, 4) Apéritif.

Dieu le lui avait refusé. «Kyra» Tassia s'en prenait à Dieu devant les voisines, mais chaque fois qu'elle se disputait avec Dionyssidis, elle le traitait de propre à rien.

Donc maintenant qu'ils avaient de quoi, elle vit également réalisé ce grand rêve de sa vie. Un enfant tout prêt, beau, gai. L'avoir au côté, plein de mignardise et en être glorieuse, le coiffer le dimanche et le mener à l'église, toute fière. Que le Tout-Puissant soit glorifié, qui ne laisse point insatisfaite aucune bonne âme.

«Kyra» Tassia rêvait maintenant d'une maison plus présentable d'un quartier plus comme il faut, mais où trouver à présent une maison à louer, avec tant de réfugiés à Athènes. De la sorte le ménage resta dans le quartier pauvre du Lycabette.

Le soir «Kyra» Tassia gravit avec Dionyssidis la montée de la colline. Ils se rencontrent en bas à la place d'Exarcheia, dans la taverne au sous sol. Là «Kyra» Tassia met une jambe sur l'autre et trinque en attendant le retour de Dionyssidis de sa tournée musicale.

La femme le prend par le bras pour monter, parce que la nuit Dionyssidis n'y voit pas marcher, et encore bien moins quand il est gris. Alors l'un devient le soutien, en même temps que le fardeau, de l'autre et lorsqu'ils vont trop de travers, ils s'arrêtent sur quelque marche du chemin roidé pour reprendre souffle et s'injurier à voix basse avec passion.

— Prostitué, que Dieu te confonde.

— Risée du monde, décrépité...

Ils soupirent du fond du coeur; puis s'appuient à nouveau l'un sur l'autre et montent les degrés un à un.

Ils portent à Matina un tas de bonnes choses, de belles tranches de poisson frit, enveloppées dans des journaux illustrés, jusqu'à du pain blanc. Ils lui étendent une serviette, la servent, et se retirent ensuite sur le canapé, enlèvent leurs souliers et recommencent à s'insulter, en sourdine, sans cris, avec des voix étouffées, pleines d'hostilité obscure, qui date de longues années. Leurs injures s'éteignent dans des murmures, dans des soupirs, il y a une passion en eux, âpre comme celle des amoureux.

— Garce, dévergondée...

— La paix, oiseau aveugle, mal fichu...

«Kyra» Tassia a grossi grâce à l'excellente nourriture, sa poitrine a durci comme dans sa jeunesse, les jambes se sont arrondies. Elle a commencé à se mettre du rouge.

Dionyssidis, ces temps derniers, la soupçonné de le tromper.

Matina fait son petit repas et mange son orange avec grand appetit, elle s'est habituée désormais à les entendre, cela ne l'impressionne guère. Après avoir fini, elle dit à haute voix la prière qu'elle a apprise à l'orphelinat, en remuant la jambe en avant, en arrière. Dionyssidis et sa femme se taisent et font leur croix avec l'enfant. Ensuite elle leur dit bonsoir et va se coucher.

— Mon petit papa, bonne nuit. Bonne nuit petite mère.

Alors la dispute prend fin, mari et femme soupirent, émus jusqu'aux larmes en avalent du «raki» (1) et des radis.

Aussitôt que Kyra Tassia commence à ronfler, Dionyssidis est pris de nostalgie. Il décroche du mur la guitare et se met à jouer tout doucement quelque «minoraki», afin de soulager son coeur gonflé.

— Loin dans le désert j'ai creusé ma tombe...

Le matin Matina boit son lait en boîte, telle une riche petite fille du marché noir. On la lave, on l'habille, on lui peigne la boucle sur le front et on la lâche.

Le ménage s'en va, chacun à son ouvrage et Matina joue jusqu'à midi, libre comme les moineaux du Lycabette.

Elle rassemble sa bande, elle crie de loin: «À quoi allons nous jouer? Qu'allons-nous faire? Elle parle et s'agite tout entière à vous donner le vertige.

— Jouons aux statues.

C'est leur jeu préféré, elles le jouent durant des heures sans se lasser. Elles tombent d'accord d'un coup, les quatre. Et elles jouent aux statues.

La «mère» (celle qui mène le jeu) tourne le visage vers le mur, ferme les yeux, se bouche les oreilles avec les doigts. Puis quand les autres l'ont prévenue qu'elles sont prêtes, elle commence à réciter lentement et en mesure. Elle remue en cadence, les bras, la tête.

Un, deux, trois, haricots et fèves,

Je suis venue au pays des statues... (1)

Les autres se tiennent muettes à présent, sans bouger, en marbre dirait-on. Elles sont devenues des statues, chacune s'est pétrifiée dans l'attitude qu'elle a choisie, et cette attitude doit représenter quelque chose.

Souvent elles s'entendent en chuchotant et forment un groupe toutes les trois ensemble. Elles empruntent le sujet aux tableaux, aux icônes à leur vie. La «mère» les examine, elle va de ci de là, finalement elle choisit parmi elles la statue qui lui paraît la mieux réussie. Et celle-ci devient «mère» à son tour.

Les poses que prennent les petites filles sont significatives.

Béba aime beaucoup faire la danseuse. Pinçant entre deux doigts sa courte robe, elle lève en arrière l'une des jambes et s'efforce de peser sur l'autre. Pour y parvenir elle tire la langue comme contre-poids.

Katina ne sourit jamais en faisant la statue. Elle prend l'affaire trop au sérieux, elle considère le lointain vers le mont Corydallos, sans regard ainsi que font les statues.

Phophi au contraire, même en statue est malicieuse. Elle demeure droite, joint les jambes, tend les bras à droite et à gauche et penche la tête sur l'épaule. C'est fort clair: le «Christ en croix». A ses pieds Matina agenouillée, les mains sur le visage, représente la SainteVierge en pleurs.

Toutefois au travers de ses doigts elle voit ce qui se passe. Car le Christ, Phophi, ouvre doucement un de ses petits yeux et fait signe discrètement à la «mère» de la préférer. Elle plisse moqueusement son nez menu.

C'est Matina le plus souvent, lorsqu'elle n'est pas «mère», qui combine ces groupes.

Un, deux, trois...

1) Chanson Populaire

Cette fois c'était Matina qui était «mère».

Matina prit à part les deux autres et leur expliqua à voix basses le groupe qu'elles allaient former. Elle leur parlait hativement, indiquait à chacune, avec beaucoup de gestes et de grimaces, son rôle, quand Matina se retourna, elle se trouva devant le groupe suivant.

Béba était allongée sur la large marche du chemin, le corps tendu, les yeux clos, sans bouger, sans rire, comme sont les morts. A sa droite était agenouillée Phophi qui lui mordait la main, le pouce. De l'autre côté, pelotonnée, la tête plongée entre les épaules, les mains croisées sur la poitrine, les genoux

repliés sous le ventre dans la position des embryons se tenait Matina. Elle avait les yeux fixes, grands et immobiles, comme étaient demeurés à regarder, dans sa mémoire, les yeux de la soeur morte.

Seulement, lentement, avec précaution et sans remuer le visage d'un fil, Matina tourna la pupille dans l'orbite surveillant Phophi, afin qu'elle ne clignât pas de l'oeil encore à la «mère», ainsi qu'en avait coutume cette tricheuse...

STRATIS MIRIVILIS

(Traduit du néo-grec par Mlle Jacqueline Faquis)

LA PORTE DANS LE MUR

— On devrait donner comme dissertation philosophique aux candidats au bachot la définition de l'optimisme. J'ai idée que cela leur serait de grand bien, car je pense que l'optimisme, c'est la recette du bonheur. Le conteur oriental a raison : il s'agit de se mettre dans la chemise d'un homme heureux. Il a raison jusqu'au bout, la chemise d'un homme heureux est infiniment rare.

— N'en déplaise à Voltaire, l'optimisme est une affaire d'imagination et non point de raisonnement. Le docteur Pangloss se bourre le crâne à coups de sophismes de ce genre : «J'ai attrapé la rougeole; j'aurais pu en claquer; or, je suis vivant, donc je dois être content». Ce n'est pas au bout d'un syllogisme qu'on attrape le bonheur.

— Nous vivons sur trois plans : le présent, le passé et l'avenir. Le présent, s'il n'est pas beau, est un moment désagréable à passer, rien qu'un moment, qui est déjà passé, une ligne qui n'existe que comme intersection entre le passé et l'avenir.

— Le passé existe malheureusement, mais il ne nous appartient plus; nous ne pouvons le modifier par l'effort de notre génie. Il se compose généralement de regrets, de remords, d'amertumes qui nous remontent aux lèvres, de poisons qui ont conservé leur pouvoir malfaisant. En vérité, le pessimiste est l'homme qui vit sur le plan du passé.

— La vraie formule de l'optimisme consiste à se placer sur le plan de l'avenir et à s'y installer dans une situation avantageuse inexpugnable.

— L'avenir est à nous; il est plastique, malléable, on peut en faire ce qui nous plaît. L'optimisme professionnel ne fait jamais faillite : son art consiste, après chaque déception, à reculer le mirage; après chaque échéance, à reporter fin prochain son compte créditeur au livre du destin.

— Wells a écrit un très beau conte philosophique qui s'appelle : « La porte dans le mur ». C'est

l'histoire d'un enfant qui, ayant rencontré une porte ouverte alors qu'il longeait un mur, pousse cette porte et découvre une sorte de Paradis Terrestre. On se moque de lui quand il raconte cette aventure... Plus tard, devenu jeune homme, puis homme, puis vieillard, il recherche cette porte mystérieuse; il ne la trouve pas quand il la cherche. Mais par trois fois, il la trouve alors qu'il ne la cherche pas, et dans ces trois circonstances, il passe sans rentrer, talonné qu'il est par le souci d'un rendez-vous d'amour, d'affaires ou de politique.

— Ainsi Wells veut nous montrer que l'occasion du bonheur se présente parfois à nous dans la vie, alors que nous songeons à autre chose et que nous pourrions être heureux, si nous avions le courage de tout oublier, de tout négliger, de tout mépriser pour pousser la porte ouverte.

— C'est un point de vue de poète. En pratique il y a deux manières de se comporter devant la porte ouverte. Les pessimistes la poussent pour démontrer qu'il n'y a rien derrière, rien d'intéressant; peut-être un terrain vague avec des chardons, et s'en vont sans y pénétrer. Les optimistes se gardent de l'ouvrir, mais ils savent qu'ils en ont la clef dans leur poche. Demain, quand ils voudront, ils entreront dans le jardin idéal, où il y a tout ce qu'ils aiment, tout ce qu'ils souhaitent.

— Demain, on rasera pour rien... Demain, on vivra pour peu de chose. Demain, les choses les plus incroyables se réaliseront : l'aveugle verra, le train marchera, et mon foie guérira!

— Demain! toute la magie du monde tient dans ce mot.

Maurienne

Un poète anglais d'origine grecque

DIMITRI CAPÉTANAKIS

En 1944 s'éteignait dans un hôpital de Londres, à l'âge de trente ans, un jeune poète anglais d'origine grecque. Dimitri Capétanakis, était déjà assez célèbre, puisque quelques semaines après sa mort, une des plus importantes revues littéraires anglaises, «New Writing and Delight», adressait un suprême adieu à celui qui fut son ancien collaborateur. Des grands écrivains et critiques, comme John Lehman, William Plomer et Edith Sitwell, s'occupaient tout particulièrement de lui, ainsi que son ancien professeur et compatriote P. Cannelopoulo.

«Avec la mort tragique de ce jeune homme, commence son article Edith Sitwell, qui paraissait plus jeune qu'il n'était, et dont le talent et l'esprit également beaux, éclairaient et projetaient de bien loin leur lumière, l'Angleterre aussi bien que la Grèce, ont perdu un très important écrivain. Capétanakis était un être destiné à demeurer éternellement jeune, son esprit toujours à l'affût d'une nouveauté méprisant les chemins battus, et en général tout travail de conception facile. Comme penseur, il était bon plongeur, et admirable sondeur des fonds. Aussi bon critique que poète admirable. Ses vertus émanent d'une étonnante profondeur.

Malgré son sérieux et sa recherche perpétuelle, les poèmes de Capétanakis sont pleins de jeunesse. Pourtant on ne trouve jamais chez lui le printemps, le allant de l'adolescent ou le premier germe de la vie. Il passe son temps à se conjuguer et s'acharne avec passion sur les mouvements de l'âme. Ses poèmes sont pareils à une ville entourée de pierrailles. Sur elle, le ciel infini.

Poésie de ville, mais toute autre que baudelairienne. Analysant un de ses poèmes «Abels», elle dit, qu'il communique son incendie, du centre de la terre, à la permanente incandescence du cœur humain. Dans une autre poésie: Emily Dickinson, «de son extraordinaire capacité de se confondre avec la vie même de ses personnages, faisant preuve, de par son pouvoir parfait d'absorption, du sens le plus élevé du critique».

John Lehman, dit qu'il est plus sayant de confondre cette belle jeunesse poétique à celle de Keats, plutôt qu'à celle de Shelley. Comme pour Keats le fil qui devait aboutir à une grande oeuvre de création a été coupé trop tôt... Et il nous révèle la grande tragédie des derniers jours de Capétanakis, dont la disparition, dit Lehmann est une grande perte pour le monde:

Quand le poète a compris qu'il ne pourrait plus achever ses grands poèmes, sur lesquels sa puissante imagination s'était hardiment embarquée, il a amassé les forces qui lui restaient pour écrire les deux poèmes qui sont comme son testament poétique «Les Iles de Grèce» et «Lazare», le premier projetant une Grèce, plus parfaite, que dans n'importe quel écrit du siècle.

William Plomer, un autre grand critique dit à son propos: «Si l'Anglais a quelque chose à communiquer au Grec dans les lettres, comme dans sa fréquentation personnelle, celui-ci peut procurer à l'Anglais, de réelles offrandes, comme sa spontanéité et son courage dans l'expression.

Dans ce sens Capétanakis a traduit en anglais et fait connaître en Angleterre, Solomos, Kalvos, Prévélakis, dans des versions qualifiées par la critique de «merveilleusement belles». Après avoir passé par le grec et l'allemand il a abouti à l'anglais, cette langue, pour lui, «poétique par excellence».

D'où venait donc ce talentueux pensionnaire de Cambridge? En 1930, élève de P. Cannelopoulos à l'Université d'Athènes, il publie dans sa langue maternelle, son premier ouvrage «Combat dans sa Solitude», qui était comme une dette de reconnaissance envers son professeur.

— «Le faire entrer comme répétiteur dans notre

Université, lui tellement «spirituel», c'eut été vraiment dommage, écrit Cannelopoulo dans la «Voix Grecque» de Mars 1945. Faire de cet être privilégié, un professeur! Et il le recommande à Charles Gaspers, un grand philosophe allemand, de l'Université de Childenberg, quelques années avant que le Hitlérisme, lui ait enlevé sa chaire, comme il a fait pour tous les grands savants de l'Allemagne. «Depuis trente ans que je professe, je n'ai rencontré un tel élève écrivait quelques temps après, Gaspers à Cannelopoulo.

A cette époque il imprime «Amour et Temps» en Allemand, qu'il traduit ensuite en grec. En 1936 il retourne à sa patrie, où très méconnu, donne des conférences sur l'esthétique et la philosophie.

Il possède à fonds le français. Il récitait, paraît-il des pages entières de Proust par cœur... et il a donné un essai Rimbaud, qui est des plus complets parus sur ce poète. Enfin sous l'instigation de Waterloo, alors ministre plénipotentaire anglais à Athènes, il obtient une subsidence et va essayer sa chance à Cambridge.

Comment dans l'espace de cinq ans, celui qui connaissait imparfaitement la langue anglaise, est arrivé à devenir un des meilleurs essayistes et poètes de l'actuelle Angleterre, cela est un phénomène de dépassement, qui caractérise en lui l'homme.

Ne représente-t-il dans sa plus pure conception, la noblesse et le caractère le plus élevé du «héros grec»? Se promenant avec sa bleue allure de poète sur les confins du siècle, il demeure, d'autre part, une des plus belles figures littéraires de nos jours.

Aussi quand son vieil oncle et ami, Grégory Capétanakis, de la maison Escher de notre ville, est venu me trouver avec quelques articles et poèmes sous le bras, me priant de m'occuper de lui, ce fut pour moi, une véritable joie d'entrer dans cette jeune vie toute frémissante de poésie.

ELOY TROUVÈRE

LES ILES DE GRÈCE

*Le Soleil ne nous aime plus,
ni cette corrosive mer...*

*Tous deux rongent et brûlent notre chair déjà sèche,
qu'ils pénètrent, dans sa moins visible intimité.*

*Et voici sur nous,
toutes ces langues des sous-terres, avec leur goût de*
[mort-salée,

*Qui, comme des lourds serpents de feu,
se tordent, sifflent et craquent dans notre peau,
pour faire remonter le chant de la vieille lyre...*

*Le vieux figuier gâteux crie au secours.
Deux paysans grecs tuent un serpent;
Pendant que, silencieusement se brisent contre le*
[rocher de notre cœur,

nos dieux muets de marbre.

*Traversant trop des temps, notre amour
n'est plus qu'une stérile fièvre,
qui quand même nous projette, étincellants,
sur la route montante du martyr.*

*Ses cheveux en feu, forcent Apollon
à descendre du ciel, et rester avec nous,
puisque la Beauté, comme il dit,
ne compte plus...*

(Trad. par Eloy Trouvère)

DIMITRI CAPÉTANAKIS



LES BULGARES ONT PASSÉ...

Bulgarian priests also take part in the mass executions of Greeks in Thrace. Two of them are seen here with officers and men of the regular Bulgarian army. In foreground bodies of executed Greeks.

Des prêtres Bulgares ont également pris part aux exécutions en masse des Grecs en Thrace. Cette photographie témoigne de la présence de deux prêtres mêlés aux soldats de l'Armée Bulgare. Au premier plan, les victimes grecques exécutées.



Officiers Bulgares posant devant les corps de leur victimes grecques.

Bulgarian officer and men with their batch of executed Greeks.

Un soldat Bulgare photographié tenant la tête décapitée d'un Grec exécuté à Xanthi.

Bulgarian soldier holding the head of a Greek whom he murdered at Xanthi.



Grèce-Egypte**LE GÉNÉRAL JEAN PÉTRIDIS**

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA LIGUE GRÉCO-ÉGYPTIENNE

HOTE DE L'ÉGYPTÉ*Le Général Jean Pétridis prononçant son allocution**S.E. Mohamed Mahmoud Khalil Bey prononce son allocution*

Le 5 juin est arrivé au Caire par la voie des airs le Général J. Pétridis Secrétaire Général de la Ligue Gréco-Egyptienne d'Athènes sur l'invitation de S.S. le Nabil Amr Ibrahim Président du Comité Egypte-Grèce pour prendre contact à nouveau et étudier les moyens d'une collaboration efficace entre les deux Ligues.

A peine arrivé le général s'est rendu au Palais d'Abdine et s'est inscrit sur les Registres des Cérémonies.

* * *

Le Vendredi 8 Juin, le Général J. Pétridis accompagné du Secrétaire du Comité Egypte-Grèce M. Stavro Stavrinou s'est rendu à la Mosquée El Rifai et déposa une magnifique gerbe de fleurs aux rubans helléniques sur la tombe de feu le Roi Fouad Ier.

Le même jour à 1.30 S.S. le Nabil Amr Ibrahim offrit un déjeuner dans les salons du Club Mohamed Aly auquel assistèrent LL.EE. Hussein Sirry pacha, Sadek Wahba pacha; Moustapha El Sadek bey, Mohamed Mahmoud Khalil bey, Hilmi Issa pacha Ahmed Abboud pacha, Sésostris Sidarouss pacha, Fouad Abaza pacha, Ismail Kamel bey, S.E. le ministre de Grèce M. D. Pappas, le Conseiller de la Légation et le consul général M. Georges Sourlas, S.E. M. Théo Nicoloudis, M. Th. Cozzika, M. J. Besso, M. N. Pierrakos, M. Athinogenis, M. G. Averoff, M. S. Stavrinou, Secrétaire du Comité.

A l'issue du déjeuner S.S. le Nabil Amr Ibrahim en saluant le général Pétridis, en termes émus dit combien il était heureux de le voir parmi les membres du Comité Egypte-Grèce après 5 ans et combien il espérait que le nouveau contact serait fructueux pour les deux pays amis.

Le Général Pétridis répondit comme ci-après:

Monseigneur, Excellences, Messieurs,

Je me sens profondément ému de me trouver parmi vous grâce à l'aimable invitation de S.S. le Nabil Amr Ibrahim, Président du Comité Egypte-Grèce, après

cinq années de dures épreuves pour l'humanité et que mon pays a traversées avec une force de caractère et un esprit de sacrifice qui suscitèrent l'admiration de tous.

Je me souviens de la réception que me fit, lors de ma dernière visite, l'éminent traducteur d'Aristote, S.E. Loutfi Pacha El Sayed, Recteur de l'Université Fouad Ier., actuellement Président de l'Académie Arabe. En m'accueillant à cette Université que l'illustre Souverain Fouad Ier., d'impérissable mémoire, chérissait particulièrement, en présence des professeurs et des étudiants qui s'étaient rendus peu de temps auparavant en Grèce, il fit ressortir dans son allocution que lorsque au cours des siècles passés la Grèce se trouva asservie, l'esprit Grec fut conservé grâce à la langue Arabe et aux traductions des grands écrivains arabes.

Ainsi plusieurs auteurs classiques grecs furent sauvés de l'oubli par les poètes et philosophes arabes et plus tard lorsque la Grèce reconquit sa liberté à nouveau ce patrimoine fut rendu à sa langue maternelle.

Quelque chose d'analogue se passa durant les cinq dernières années. La Grèce consciente du danger qui la menaçait, mais fidèle à ses devoirs millénaires, pour la liberté et la Civilisation, lutta héroïquement aux côtés de la Grande-Bretagne contre les formidables colosses ennemis et contribua grandement par sa position stratégique, à la victoire des Alliés. Succombant enfin à une force brutale supérieure elle conserva son esprit et son âme libres. Elle chercha refuge dans la noble et hospitalière terre d'Égypte. C'est ici qu'elle regroupa ses forces et qu'elle eut le bonheur de prendre part à l'historique bataille d'El Alamein, qui marqua l'aube de la victoire Alliée et de la libération de la Grèce.

S.M. Georges II le glorieux roi des Hellènes, symbole de 30 siècles de sacrifices pour la civilisation, dans sa réponse au télégramme de félicitations que vous avez adressé, Monseigneur, à l'occasion de la Fête Nationale (qui cette année fut célébrée à Athènes et ici d'une façon si grandiose) a défini clairement l'avenir

des liens de nos deux pays. « Cette hospitalité restera inoubliable et marquera une nouvelle ère dans les relations Greco-Egyptienne ». Aucune autre phrase dans la bouche du Souverain ne pouvait mieux exprimer nos sentiments et ceux du peuple Hellène envers votre pays. D'ailleurs Sa Majesté le Roi Farouk a trouvé l'occasion récemment lors d'une cérémonie à Cavalla de faire dire au Chargé d'Affaires M. Georges Sourlas, « combien Lui-même, son Gouvernement et Son Peuple ont trouvé naturel d'accueillir les réfugiés Grecs, geste qui s'accorde si bien avec l'amitié séculaire qui unit la Grèce à l'Egypte ». Que puis-je ajouter aux paroles si nobles et si éloquentes de votre Auguste Souverain ?

Au nom du Président M. Antoine Benachi et de tous les membres du Comité d'Athènes je peux vous assurer que nous garderons toujours un souvenir inoubliable et sacré de cette hospitalité et que nous poursuivrons avec plus d'enthousiasme encore et de foi, nos efforts communs plus nécessaires que jamais, pour la prospérité et le resserrement des liens spirituels et historiques de nos deux pays que baigne la Méditerranée Orientale.

Avec ces sentiments permettez-moi M. le Président de lever mon verre et de souhaiter gloire et santé au descendant de l'illustre dynastie de Mohamed Aly de Cavalla, S.M. le Roi Farouk Ier d'Egypte le bien aimé.

Je souhaite aussi bonheur et santé à tous les membres du Comité Egypte-Grèce ainsi que prospérité au généreux et noble peuple Egyptien avec lequel les Communautés Grecques d'Egypte sont si étroitement liées.

S.S. le Nabil Amr Ibrahim leva son verre ensuite pour la santé de S.M. le Roi des Hellènes et pour la prospérité de la Grèce.



Un coin de la table d'Honneur: on voit S.E. Hussein Sirry Pacha, le Général Petrides, S.S. le Nabil Amr Ibrahim et M. Théodore Cozzika.

S.E. Mohamed Mahmoud Khalil Bey prié par M. Stavro Stavrinos se leva de bonne grâce et dans une belle improvisation dit combien il se sentait heureux de se trouver à ces agapes. Il dit qu'Egyptiens et Grecs ont été et continuent à rester plus que des amis, et termina en énumérant les affinités qui existent entre les deux peuples frères.

Poursuivant il parla de l'exposition de Peinture, Sculpture et du livre que le Comité Egypte-Grèce se proposait d'organiser pour les premiers jours de janvier 1946 sous le Patronage de la Sté. des Amis de l'Art ainsi que des concerts que l'orchestre d'Athènes allait donner durant cette exposition sous la conduite du Ma. Ponividès.

Tous les assistants applaudirent chaleureusement S.E. Mohamed Mahmoud Khalil Bey pour le généreux concours que la Sté. des Amis de l'Art et la Sté. de Musique d'Egypte apporteraient à cette manifestation d'art Hellenique.

Le Général Petrides distribua à tous les invités des insignes souvenir de la Ligue Greco-Egyptienne d'Athènes aux couleurs Grecques et Egyptiennes.

Le lendemain 9 Juin M. Théodore Cozzika, Président de la Communauté Hellénique du Caire et membre du Conseil du Comité Egypte-Grèce offrit un déjeuner en honneur du Ge. J. Pétrides dans les salons du Centre Hellénique du Caire sous la Présidence de S.S. le Nabil Amr Ibrahim, Président du Comité Egypte-Grèce.

Assistèrent à ce déjeuner: LL.EE. Hussein Sirry Pacha, Sadek Wahba Pacha, Sesostris Sidarouss Pacha, Hilmis Issa Pacha, Fouad Abaza Pacha, Amin Osman Pacha, Hassan Bey Youssef, Mohamed Mahmoud Khalil Bey, Moustafa El Sadek Bey, Ismail Kamel Bey, Ahmed Rassim Bey, Achille Sekaly Bey, Antoun Gemayel Bey, Mamdouh Moursi Bey, le Dr. Gabra Bey, Le Conseiller de la Légation Royal de Grèce M. Georges Sourlas, Le Chef de la Maison Militaire de S.M. le Roi des Hellènes Général P. Nicolaidis, L'Aide de Camp de S.A.R. Le Prince Héritier Commandant S. Rastopoulos, LL.EE. MM. Theo Nicoloudis et Basile Sayas, M. Georges Roilos, M. Ant. Pezas, M. A. Caraggia, M. Stavro Stavrinos Secrétaire du Comité, Le Brigadier Th. Marcou Bey, Le Colonel Biraclaris Chef de l'Etat-Major Hellénique, M. I. Athinoghenis, M. G. Averoff, M. A. Dimopoulos, M. N. Tepeghiosis, M. J. Athanassiadis, Mtre. R. Pangalo, J. Besso etc.

A l'issue du déjeuner M. Thio Cozzika salua en termes émus le général Pétrides de la part des membres présents ainsi qu'au nom des membres Hellènes du Comité formulant l'espoir que la présence du général au Caire soit d'un bon augure pour les relations Greco-Egyptiennes.

Répondant le général Pétrides prononça l'allocution ci-après:

Monseigneur, Excellences, Messieurs,

Le chaleureux accueil dont je suis l'objet depuis mon arrivée au Caire, m'émeut profondément et me remplit de joie parce qu'il ne s'adresse pas à moi personnellement mais à l'idée que je représente en ce moment, c'est à dire cette du resserrement des liens Greco-Egyptiens, idée si chère ici aussi bien que chez nous. Une collaboration de plus de dix ans (de la ligue Greco-Egyptienne à Athènes et du Comité Egypte-Grèce ici) sous la présidence éclairée de S.S. le Nabil Amr Ibrahim dont les sentiments philhellènes sont connus de tous a été féconde aussi bien dans le passé que durant notre héroïque épopée nationale des dernières années.

Sa noble initiative d'organiser une exposition d'art Grec qui comprendra des peintures, sculptures, gravures ainsi que des éditions artistiques de livres Grecs, est la preuve la plus marquante de ses sentiments. Cette belle idée de votre Président qui fut accueillie avec enthousiasme par Son Excellence Mohamed Mahmoud Khalil Bey, l'infatigable Président de la Société des Amis de l'Art et de la Société de Musique d'Egypte a été aussi adoptée avec empressement par le Gouvernement Hellénique et par la Légation Royale de Grèce.

Dès l'arrivée de notre cher Président M. Antoine Benachi, qui durant toute sa vie n'a cessé de patronner les arts et les sciences en Grèce, elle sera réglée dans tous ses détails.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte, M. le Président pour m'acquitter d'un devoir, que je suis heureux de remplir en tant que Vice-Président du Syllogue Littéraire «Parnassos», lequel depuis plus de 80 ans est à la tête du mouvement spirituel, artistique et philanthropique en Grèce.

Je présente donc à Votre Altesse, le diplôme et les insignes de membre honoraire du Syllogue avec une motion de la dernière assemblée générale en gage de reconnaissance pour les immenses services rendus par



Un groupe entoure le Président



Le Général Pétridis prononçant son discours

vous, pour renforcer le contact spirituel et historique des deux grands pays du bassin oriental de la Méditerranée.

Les efforts des deux ligues, M. le Président, complètent l'atmosphère générale qui est nécessaire et indispensable pour la création de l'esprit humanitaire et des contacts de la Paix future des peuples. L'Égypte et la Grèce demeurent l'unique exemple dans l'histoire de l'humanité, d'une collaboration étroite des liens indissolubles.

Les Communautés Grecques, le peuple d'Égypte et son Gouvernement ont toujours eu des relations cordiales depuis l'époque du fondateur de la nouvelle Égypte, Mohamed Aly le Grand, jusque aujourd'hui, règne Glorieux de Sa Majesté le Roi Farouk Ier.

Les Communautés Grecques d'Égypte sont aussi attachés à l'Égypte, leur Patrie d'adoption, qu'à leur Patrie.

Élément de progrès d'ordre et de discipline dans toutes les branches de l'activité humaine surtout dans la capitale du Royaume, sous votre Présidence éclairée qui perpétue un siècle de tradition, elles contribueront, j'en suis persuadé au progrès et à la prospérité de l'Égypte, pour laquelle je lève mon verre.

Je bois aussi à la santé de S.M. le Roi Farouk le protecteur éclairé des lettres, des arts et des sciences. Je lève mon verre aussi à votre santé M. le Président et à celle de tous les hellènes d'Égypte.

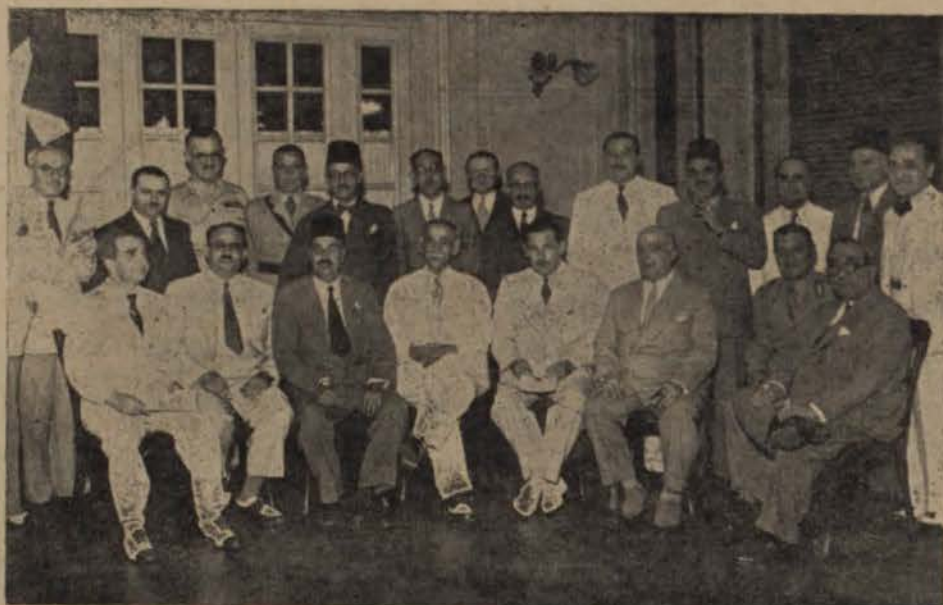
M. Théodore Cozzika se leva ensuite et porta un Toast pour la santé de S.M. le Roi Farouk Ier et de S.M. le Roi Georges II au milieu des applaudissements enthousiastes des assistants.

Puis M. Stavro Stavrinou lit le message annonçant la nomination de S.S. le Nabil Amr Ibrahim comme membre d'honneur du Syllogue Littéraire «Parnassos» pour les efforts qu'il déploya pour le raffermissement des relations culturelles entre les deux pays.

Le mercredi 13 juin 1945, Sa Majesté le Roi a reçu, au Palais de Koubbeh, S.E. M. Dimitri Pappas, ministre plénipotentiaire de Grèce, qui a présenté à Sa Majesté le Roi Farouk Ier., M. le Général Jean Pétridis, secrétaire général de la Ligue Grèce-Égypte d'Athènes.

L'Auguste Souverain s'est entretenu pendant plus d'une heure de diverses questions avec ses interlocuteurs.

ORION



Les Membres du Comité photographiés à l'issue du déjeuner

ECHOS et NOUVELLES

Fête Princière

A l'occasion de la Sts Pierre et Paul S.A.R. Le Prince héritier de Grèce a fêté le 29 Juin l'anniversaire de sa fête Patronimique avec une charmante simplicité.



A cette occasion de nombreuses dépêches ont été adressées au Palais du Diadoque, où des hautes personnalités du Monde Politique et Diplomatique sont allées s'inscrire sur le registre ouvert à cet effet.

Au moment où les Hellènes se tournent avec émotion vers la patrie libérée un vœu monte sur les lèvres de tous: La réalisation de cette liberté par le retour de sa Majesté Georges II et de S.A.R. Le Prince Héritier Paul sur le sol sacré de l'Hellade, en gage de stabilité et d'ordre.

«La Semaine Egyptienne» saisit cette heureuse opportunité pour présenter à S.A.R. les vœux chaleureux et respectueux.

La Princesse de Grèce et le personnel égyptien

S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, soeur de S.M. le Roi Georges des Hellènes, se trouve actuellement en Egypte. Elle loge à la résidence même que son Auguste Frère avait choisie lors de son dernier séjour au Caire. Recevant récemment une lettre par laquelle le Souverain la priait de transmettre au personnel égyptien qui lui avaient été si dévoué, ses salutations, la Princesse, ne sachant comment s'exprimer, réunit le personnel de service et montrant la lettre royale dit tout simplement:

— Malek... sayda...

Un des domestiques s'empressa de répondre:

— Merci kilir Malek.

C'est dans cette émouvante simplicité que la charmante Princesse de Grèce transmet les remerciements du Souverain au personnel de son service.

Chez Lord Kinross

Le 25 Juin Lord Kinross, Directeur de la section de Publicité à l'Ambassade Britannique du Caire offrait une réception à de nombreuses personnalités égyptiennes et étrangères, dans les jardins de la délicieuse maison de style arabe qu'il occupe à Ghizeh. Les invités de Lord Kinross passèrent une soirée empreinte de cordialité et de courtoisie raffinée.

Lauriers



S.E. M. Vassili Dendramis

C'est avec infiniment de joie que nous avons appris que le Conseil des Ministres Hellène dans sa dernière réunion signa la promotion de S.E. M. Vassili Dendramis ancien ministre au Caire et à Buenos Ayres, au rang de Ministre Plénipotentiaire de 1ère Classe

Cette juste et équitable promotion est la reconnaissance de l'activité patriotique que l'éminent et distingué diplomate déploya durant sa carrière et qui a été si féconde en résultats pour sa Patrie.

Aux nombreuses félicitations qui lui sont adressés de toutes parts par ses amis qui se rappellent avec émotion ses efforts en vue du resserrement des liens greco-egyptiennes, «La Semaine Egyptienne» joint les siennes cordiales et sincères.

Egalement, nous avons appris que le Conseil de la Croix-Rouge Hellénique décerna à Madame Mary Dendramis la médaille de la Croix-Rouge, pour les efforts qu'elle a déployés durant la guerre pour soulager la population héroïque de la Grèce.

A la digne épouse de S.E. M. Vassili Dendramis nous adressons nos plus vives félicitations.

France-Grèce

Une dépêche de Paris nous apprend que le Président M. Edouard Herriot a accepté la présidence de l'association «France-Grèce» qui vient d'être constituée à Paris.

Anniversaire Patriarcal



S.B. Christophoros II, Pape et Patriarche Grec Orthodoxe d'Alexandrie célébrait le 21 Juin l'anniversaire de son accession à l'antique trône Patriarcal d'Alexandrie. Sa Béatitude qui a dernièrement fait le voyage par avion en Russie pour y assister au sacre de Mgr. Alexis, jouit de la considération la plus respectueuse de la part des Communautés Helléniques de son Diocèse ainsi que celles de la Mère-Patrie. Il a donné en quelques années un lustre neuf au siège de St. Marc qu'il occupe avec autant de distinction que de piété et nous lui présentons à notre tour nos vœux ardents de longévité pour la plus grande gloire de l'Eglise Grecque Orthodoxe d'Alexandrie.

Le Prof. Pierre Jouguet en Palestine

Au cours d'un récent séjour en Palestine, le Prof. P. Jouguet, Membre de l'Institut de France fit au «Centre de Culture Française de la Mission Laïque» à Jérusalem une brillante conférence sur les «Aspects de l'Histoire intellectuelle et morale d'une génération française».

De leur côté, les Pères Dominicains ont repris leur série de conférences, qui sont suivies avec le plus vif intérêt par le nombreux fervents que compte la langue française en Palestine. Un exemple significatif de la place de choix que la France occupe dans le pays voisin est l'incorporation dans le répertoire de la célèbre troupe hébraïque «Habimah» de «Phèdre», traduite par M. N. Alterman et récemment portée à la scène par M. Friedland, avec accompagnement musical de M. Boskowitz. Les représentations ou chef-d'oeuvre de Racine, qu'interprétait la grande tragédienne, Hanna Rovina, connurent un éclatant succès.

Le Patriarche de Moscou au Caire



S.B. Mgr. Alexis, Patriarche de Moscou et de toutes les Russies, est arrivé le 6 juin au Caire. La photo ci-haut représente le patriarche entouré de S.B. Mgr. Alexandre, patriarche orthodoxe d'Antioche, S.B. Mgr. Christophoros, patriarche grec-orthodoxe d'Alexandrie, Mgr. Porphyrios, archevêque du Sinai, Mgr. Nicolas, évêque d'Azoum, M. D. Pappas, Ministre de Grèce et L'Emir Michel bey Loufallah.

La Cour

Cabinet du Grand Chambellan,
Le Vendredi 29 Juin 1945.

Son Excellence M. Démètre J. Pappas a été reçu à 12 heures en audience solennelle, au Palais d'Abdine, pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Grèce en Egypte.

Son Excellence le Ministre, accompagné de Aly Rachid bey, troisième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la cavalerie de la Garde Royale et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place M. le 1er Secrétaire et M. le 2ème Secrétaire de la Légation de Grèce.

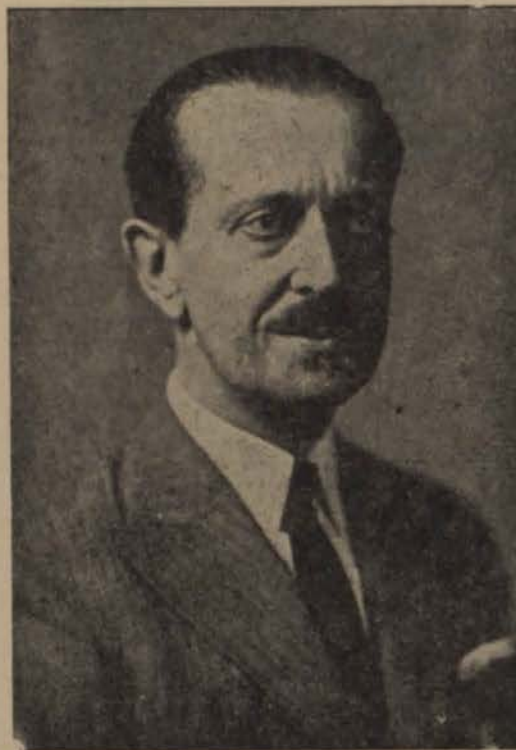
A son arrivée ainsi qu'à son départ Son Excellence le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité Son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères p.i., Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et son Excellence l'Aide-de-Camp en Chef.

La Légation d'Egypte à Athènes

Les fonctionnaires du cadre diplomatique, qui ont été nommés dernièrement à la légation d'Egypte à Athènes, viennent d'être avisés par le ministère des Affaires Etrangères d'avoir à se tenir prêts à partir à destination d'Athènes pour prendre possession de leurs fonctions.

France-Pologne



S.E. M. Roger Garreau

Une dépêche de Moscou nous apprend que M. Roger Garreau va probablement devenir ambassadeur de France en Pologne, où il exerce depuis quatre mois déjà les fonctions de délégué du Gouvernement Provisoire avec le rang personnel de ministre de

France. M. Garreau fut de Février 1942 à Février 1945 délégué en U.R.S.S., d'abord de la France Combattante, puis du Comité Français de Libération Nationale, enfin du Gouvernement Provisoire. En décembre dernier, il reçut à Moscou le Général de Gaulle.

Anniversaire Royal, Suédois

M. de Gerber, consul général de Suède, offrit un thé le samedi, 16 crt. à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S.M. le Roi de Suède, Gustave V. au membres de la colonie suédoise et à d'autres invités parmi lesquels nous avons noté: S.E. le sous-gouverneur et Ebadi bey, le Baron H. de Bildt, M. Dutard, consuls généraux de France, de Chine M. Chen et le Consul du Mexique avec leurs dames, S.E. le Iewa Baker pacha, le procureur général et Mme Holmes, M. et Mme. C. Barker, le juge P. Modinos, M. Mosconas, bibliothécaire patriarcal, le Comte Patrice de Zogheb, M. et Mme Ange Bolanachi, l'Amiral Sir Kenelm et lady Creighton, M. et Mme. Richard Remanda bey.

Message aux Jeunes de France

Un très chaleureux message pour la jeunesse de la Grèce nous a été apporté de France et de la part de l'Union Patriotique des Organisations de la Jeunesse par Mlle Denise Larocque.

Ce message vient renouveler une vieille, constante et si féconde tradition d'amitié, de relations et d'activités intellectuelles entre la jeunesse des deux pays qui se sont trouvés si souvent dans leur marche historique séculaire unies par des liens indestructibles dans le même camp de luttes pour la Liberté et le Progrès humain.

Les jeunes de la Grèce qui n'ont jamais cessé, même pas aux heures les plus noires et les plus critiques de la France de croire à la force et à la valeur de la nation et de l'Esprit français, ont reçu avec une émotion et une reconnaissance profondes le message envoyé par les jeunes de France.

Le sort commun des deux pays dans cette guerre; la lutte commune des deux peuples pour leur libération dans laquelle les jeunes ont joué le premier rôle, ont forgé de nouveaux liens d'amitié entre les deux jeunesse, des liens qui constitueront certainement une des bases les plus solides de la reconstruction matérielle et spirituelle d'après-guerre.

Avec le voeu de pouvoir vite donner une expression plus concrète et plus féconde aux relations entre les jeunes des deux pays nous saluons avec enthousiasme les jeunes de la France. Vive la France!

Sa Majesté la Reine Nazli

S.M. la Reine Nazli, Mère de S.M. le Roi d'Egypte a fêté le 28 Juin son anniversaire de naissance.

La Semaine Egyptienne présente à Sa Majesté, à cette heureuse occasion, ses plus respectueuses félicitations.

Le Fête de l'Empire

A l'occasion de la célébration de l'«Empire Day» une grande parade militaire se déroula au Caire en 14 Juin. En présence de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne en Egypte entouré des chefs militaires Britanniques et Alliés, les troupes de l'Empire défilèrent sous les acclamations enthousiastes du public.

A la Croix Rouge Hellenique

M. Mario Lascaris

Durant le séjour en Egypte de M. Etienne Pezmatzoglou, Membre du Conseil de la Croix Rouge Hellenique il a été décidé de transférer le siège du Caire à Alexandrie.

Qu'à l'avenir elle portera le nom de *Représentation de la Croix Rouge Hellenique en Egypte*.

Le Conseil a été formé par M. Mario Lascaris Président, M. Remandas Secrétaire Général et le Prof. P. Petridis, G. Contomichalos, Cleomenis Nicolaou D. Zerbinis, Achille Coufarella, N. Sakellarios membres et M. Jean Tricolou, comme délégué du Caire.

Nul doute que le nouveau Conseil déploiera une activité bienfaisante digne des circonstances que la Grèce traverse.

Dans la Police Egyptienne

Le Capitaine Victor Arghyridis de la Police d'Alexandrie a été promu au rang de Major.

Tous ceux qui connaissent les qualités exceptionnelles de ce brillant et consciencieux officier se réjouiront de cette promotion bien méritée.

A la Légation de Tchecoslovaquie

S.Exc. le Ministre de Tchecoslovaquie et Madame Sejnoha sont rentrés au Caire après un séjour de quelques semaines à Athènes.

ACTIVITÉS ROYALES

S.M. le Roi a inauguré l'exposition-permanente des Industries égyptiennes, organisée par le Ministère du Commerce et de l'Industrie, afin de permettre au public égyptien et des pays arabes du Moyen-Orient de se rendre compte des progrès considérables accomplis par les industries égyptiennes au cours de cette guerre.

Sa Majesté visita tous les stands en demandant des explications à tous les exposants. Il a particulièrement admiré le stand des Usines textiles «AlKahira» et félicita M. Joseph Besso, Administrateur Délégué de la Société pour les articles exposés.

Photo prise à l'issue de la visite royale, on voit l'Auguste Souverain, ayant à Ses côtés: S.E. le fèrik Omar Fathi pacha, aide-de-camp en chef de Sa Majesté, portant la nouvelle coiffure de l'armée égyptienne, S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan. S.E. Mahmoud Fahmy El-Nokrachi pacha, Président du Conseil et Hefni bey Mahmoud, ministre du Commerce et de l'Industrie.

La Légation de la République Tchecoslovaque communique à la connaissance des intéressés qu'elle vient de recevoir plusieurs listes contenant les noms des ressortissants tchécoslovaques qui ont été libérés des camps de concentration allemands. La Légation possède également des listes contenant les noms des ressortissants tchécoslovaques établis à l'étranger et enregistrés dans le Bureau d'Information de la Croix Rouge Tchecoslovaque à l'étranger.

Les communications postales et télégraphiques entre l'Egypte et la Tchecoslovaquie ont été déjà reprises. Le courrier ordinaire et les télégrammes pour la Tchecoslovaquie sont acceptés aux guichets des offices des Postes et de Marconi, et on espère aussi que le courrier aérien sera bientôt rétabli.

A l'Hôpital de la Communauté Israélite d'Alexandrie

Nous apprenons avec un réel plaisir que le Professeur Harry Schaeffer ex Médecin Chef de l'Hôpital de Breslau est arrivé à Alexandrie en qualité de Médecin Chef de l'Hôpital de la Communauté Israélite de cette ville.

La renommée du célèbre Professeur est trop grande pour que nous puissions y ajouter quelque chose. Un fait

est certain c'est que la ville d'Alexandrie et l'Egypte entière trouveront en la personne du Professeur Harry Schaeffer un spécialiste éminent pour les maladies du coeur et un organisateur hors pair pour l'Hôpital Israélite.

Thomas Mann à l'honneur

A l'occasion du 70ème anniversaire de naissance de Thomas Mann, un dîner réunissant l'élite des lettres d'Amérique lui fut offert dans un grand hôtel de New York sous la présidence de Robert Sherwood.

A Jérusalem, une cérémonie organisée pour la même circonstance par la «Société du Livre» et re-transmise en partie par la Radio Palestinienne eût un très vif succès. Le célèbre écrivain Arnold Zweig, qui habite Haifa, avait fait spécialement le voyage pour rendre hommage en un important discours à l'oeuvre de Thomas Mann et souligner sa compréhension de la Civilisation Orientale.

Le Prix Goncourt

Mme. Elsa Triolet vient de recevoir le «Prix Goncourt» pour 1944 pour son roman «Le premier accroc coûte 200 francs».

Epouse d'Aragon, Elsa Triolet est l'auteur de «Bonsoir Thérèse», «Mille regrets» et «Le Cheval Blanc».

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

M. EUGÈNE MICHAELIDIS

Le jeudi 7 Juin dans la salle de l'Association «Eschyle-Arion», sous les auspices du «Ptolémée 1er» M. Eugène Michaelidis devant un très nombreux auditoire parla pour trois enfants de l'Hellade qui vécurent à la fin du 19e siècle en Égypte et qui rendirent des grands services à la ville d'Alexandrie.

Ce furent le Dr. Tassos Neroutsos Bey d'Athènes historien et écrivain de talent et dont une rue d'Alexandrie porte son nom. Le Dr. Denis Economidis de Patras qui édita la première revue en grec «Égypte» et qui laissa plusieurs écrits dont «l'Histoire Numismatique de l'Égypte» avec des dessins de l'auteur et Dimetre Moschonas Bey, de Leros, père de notre excellent ami



M. Theodore Moschonas. Esprit inquiet il voyagea longtemps, il exploita le Soudan, et représenta l'Égypte aux Etats-Unis. Il publia aussi plusieurs études et un Dictionnaire Anglais-Arabe qui fut d'une grande utilité pour le pays.

M. Michaelidis rendit un vibrant et émouvant hommage à la mémoire de ces trois pionniers qui par leur plume et leur parole rendirent des réels services à leur seconde patrie l'Égypte.

M. G. Nicolaon, Président du «Ptolémée 1er» présenta le conférencier à l'auditoire en termes éloquentes.

LE GÉNÉRAL D. BOTSARIS

Le mardi, 12 Juin, sous l'égide de la Ligue Panépirote le Général Dim Botsaris devant une foule immense qui emplissait les salles de l'«Eschyle Arion» et en présence de Sa Béatitude Mgr. Christoforos II Pape et Patriarche d'A-

lexandrie, le sublime sacrifice de cette poignée d'héros (30.000 hellènes contre 200.000 nazis) qui suscita l'admiration des «vainqueurs vaincus» lesquels furent obligés de rendre des honneurs militaires aux «vaincus vainqueurs».



Sa Grandeur le Metropolitte de Sidirokastro bénissant le Drapeau hellénique avant d'être hissé de nouveau sur les fortins de Ruppel où se déroulèrent les batailles épiques en avril 1941 et dont parle le Major G. Canelakis.

lexandrie, M. Charilaos Zamarias, Consul Général de Grèce, M. Cl. Nicolaou, Président de la Communauté Hellénique d'Ibrahimieh parla longuement de l'Épire Grecque.

L'orateur maître de son sujet examina la question du point de vue historique et militaire avec une maîtrise hors pair. *Il ne se pose non pas de question d'Épire du nord — dit-il — L'Épire est une et elle est Grecque depuis 40 siècles.* Poursuivant il cita plusieurs écrivains et historiens étrangers qui reconnurent la l'Hellénité de l'Épire et narra les souffrances et les martyrs dont le peuple de l'Épire souffra à travers les siècles pour sa libération.

Faisant allusion aux revendications nationales le général Botsaris dit que la Grèce exige: 1.) les Iles du dodécannèse, 2.) la rectification des frontières de la Thrace et de la Macédoine et 3.) la totalité de l'Épire.

M. A. Zottos, Président de la Ligue Panépirote présenta l'éminent orateur en termes vibrants et d'un patriotisme ardent.

LE MAJOR G. CANELAKIS

Le dimanche 24 juin le Major G. Canelakis, devant une salle comble et en présence de S.B. le Patriarche d'Alexandrie Mgr. Christophoros et de LL.AA.RR. Le Prince Héritier et la Princesse Héritière de Grèce évoqua l'épopée glorieuse des fortins de Macédoine. Avec une émotion intense re-

Malgré leur petit nombre ils résistèrent farouchement et si la frontière yougoslave n'était pas percée ils n'auraient jamais passé à travers les lignes grecques. SEM.



The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

S.O.P.

№ 10

PAPASTRATOS



20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

Notre emblème est la qualité de nos produits

« **KEO** »



BRANDY V.O. de* et de****

en caisses et barils

**DRY GIN
OUZO
MUSCAT
VERMOUTH (doux et sec)
LIQUEUR TRIPLE SEC**

**GOLDEN ET PALE DRY
WINE
COMMANDARIE
MISTELLA
MALLIA**

**NAMA
TEMPLAR
APHRODITE
OTHELLO
GOEUR DE LION**

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE & SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Egypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vince»

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, Palace Building Rue Saraya-el-El-Ezbekieh

Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597

Notre emblème est la qualité de nos produits

PAPASTRATOS

№ 1

1



Cigarettes made of mild tobaccos, of the "Agrinion" type

22 cigarettes P.T. 6½



CIGARETTES PAPASTRATOS

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"